



MARDI 11 FÉVRIER 2020

« 17 septembre 2019 : début du plus grand crash économique de l'histoire de l'humanité. »

- ▶ **41 vérités dérangeantes sur la « nouvelle économie de l'énergie »** (Mark P. Mills) p.1
- ▶ **LE SIÈCLE DU CARBONE** (Vaclav Smil) p.6
- ▶ **Production distribuée et mégalofoles** (Vaclav Smil) p.7
- ▶ **La BBC remet en question la croissance infinie** (Tom Murphy) p.14
- ▶ **Cette culture est #/?*#-+** (Derrick Jensen) p.15
- ▶ **Un rare aperçu de ce que pensent les membres de l'élite** (Ugo Bardi) p.17
- ▶ **L'événement "Black Swan" qui pourrait anéantir les efforts de l'OPEP** (Robert Rapier) p.20
- ▶ **Ordre exécutif** (James Howard Kunstler) p.20
- ▶ **"Les technologies propres «ne résoudreont pas le changement climatique à temps»"** p.25
- ▶ **Pourquoi les nuages sont la clé de nouvelles projections inquiétantes du réchauffement climatique** p.27
- ▶ **«Frontier», le mégaprojet pétrolier canadien de la discorde** p.28
- ▶ **Fausse publicité du groupe pétrolier ENI** p.29
- ▶ **Le dilemme fatal de la Chine** (Charles Hugh Smith) p.29
- ▶ **Même les grands médias admettent maintenant que l'humanité est confrontée à "une tempête parfaite".** (Michael Snyder) p.31
- ▶ **ENTRE FUMAGE DE MOQUETTE ET DOIGT DANS L'OEIL...** (Patrick Reymond) p.34

\$ SECTION ÉCONOMIE \$

- ▶ **Selon une agence gouvernementale, l'économie mondiale est proche de l'effondrement** p.37
- ▶ **Croyez-moi ou pas mais le système financier ne tiendra pas longtemps !** p.39
- ▶ **La Chine va-t-elle provoquer l'effondrement du dollar ?** p.40
- ▶ **Rosenberg : " Je sens quelque chose de louche pour 2020."** p.41
- ▶ **Les conséquences sur le PIB** (John Mauldin) p.44
- ▶ **Éditorial: Ma recette pour survivre face à la Crise, la vraie.** (Bruno Bertez) p.50
- ▶ **Essai: Révolution et conservatisme** (Bruno Bertez) p.53
- ▶ **Keynes à la rescousse du Liban** (Michel Santi) p.54
- ▶ **L'état des marchés 2020** p.55
- ▶ **Un déluge de bonnes nouvelles** (Brian Maher) p.62
- ▶ **Suppression d'emplois : Daimler ravive les craintes sur le secteur automobile** (P. Béchade) p.66
- ▶ **Il faudra 4 mandats à Donald Trump pour ramener le déficit budgétaire fédéral à zéro** p.67
- ▶ **Croyez-vous à la magie ?** (Bruno Bertez) p.67
- ▶ **Les Américains vont mieux... mais qu'en est-il de l'Amérique ?** (Bill Bonner) p.69

<<>> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

41 vérités dérangeantes sur la « nouvelle économie de l'énergie »

[Jean-Pierre : résumé du rapport très intéressant d'hier. Si on pouvait enfin enterrer ces bobards que sont les éoliennes et les panneaux photovoltaïque...]

Bill Gates a déclaré que lorsqu'il s'agit de comprendre les réalités énergétiques, "nous devons apporter les mathématiques au problème". Il a raison.

Il ne se passe pas une semaine sans qu'un maire, un gouverneur, un responsable politique ou un expert ne se joigne à la ruée pour demander ou prédire un avenir énergétique entièrement basé sur l'énergie éolienne/solaire et les batteries, libéré du "fardeau" des hydrocarbures qui ont alimenté les sociétés pendant des siècles. Quelle que soit l'opinion de chacun sur la nécessité ou la raison d'une "transformation" énergétique, la physique et l'économie de l'énergie, combinées aux réalités d'échelle, montrent clairement qu'il n'y a aucune possibilité de ressembler à une "nouvelle économie énergétique" radicale dans un avenir prévisible. Bill Gates a déclaré que lorsqu'il s'agit de comprendre les réalités énergétiques, "nous devons apporter les mathématiques au problème".

Il a raison. Ainsi, dans mon récent rapport du Manhattan Institute, "The New Energy Economy : An Exercise in Magical Thinking", je l'ai justement fait.

Voici donc un résumé de certaines des réalités de fond tirées des mathématiques sous-jacentes. (Voir le rapport complet pour les explications, la documentation et les citations).

Réalités concernant l'échelle de la demande énergétique

- 1.** Les hydrocarbures fournissent plus de 80 % de l'énergie mondiale : si tout cela était sous forme de pétrole, les barils s'aligneraient de Washington D.C. à Los Angeles, et cette ligne entière augmenterait chaque semaine de la hauteur du Washington Monument.
- 2.** La petite baisse de deux points de pourcentage de la part des hydrocarbures dans la consommation mondiale d'énergie a entraîné des dépenses mondiales cumulées de plus de 2 000 milliards de dollars pour les solutions de remplacement au cours de cette période ; le solaire et l'éolien fournissent aujourd'hui moins de deux pour cent de l'énergie mondiale.
- 3.** Lorsque les quatre milliards de pauvres dans le monde accroissent leur consommation d'énergie à un tiers seulement du niveau par habitant de l'Europe, la demande mondiale augmente d'un montant égal au double de la consommation totale de l'Amérique.
- 4.** Une multiplication par 100 du nombre de véhicules électriques pour atteindre 400 millions sur les routes d'ici 2040 déplacerait 5 % de la demande mondiale de pétrole.
- 5.** Les énergies renouvelables devraient être multipliées par 90 pour remplacer les hydrocarbures mondiaux en deux décennies. Il a fallu un demi-siècle pour que la production mondiale de pétrole soit "seulement" multipliée par dix.
- 6.** Le remplacement de la production électrique américaine à base d'hydrocarbures au cours des 30 prochaines années nécessiterait un programme de construction du réseau à un rythme 14 fois supérieur à celui de toute l'histoire.

7. L'élimination des hydrocarbures pour produire de l'électricité aux États-Unis (impossible à court terme, irréalisable avant des décennies) laisserait intacte 70 % de la consommation américaine d'hydrocarbures - l'Amérique consomme 16 % de l'énergie mondiale.

Depuis 1995, la consommation mondiale totale d'énergie a augmenté de 50 %, ce qui équivaut à ajouter deux fois la valeur de la demande américaine [USA].

8. L'efficacité augmente la demande d'énergie en rendant les produits et services moins chers : depuis 1990, l'efficacité énergétique mondiale s'est améliorée de 33 %, l'économie a augmenté de 80 % et la consommation mondiale d'énergie a augmenté de 40 %.

9. L'efficacité augmente la demande d'énergie : Depuis 1995, la consommation de carburant aviation/kilomètre passager a diminué de 70 %, le trafic aérien a été multiplié par plus de 10 et la consommation mondiale de carburant aviation a augmenté de plus de 50 %.

10. L'efficacité augmente la demande énergétique : depuis 1995, l'énergie utilisée par octet a été divisée par 10 000, mais le trafic mondial de données a été multiplié par un million ; la consommation mondiale d'électricité pour l'informatique a augmenté en flèche.

11. Depuis 1995, la consommation mondiale totale d'énergie a augmenté de 50 %, ce qui équivaut à ajouter deux fois la valeur de la demande des États-Unis.

12. Pour des raisons de sécurité et de fiabilité, une moyenne de deux mois de demande nationale d'hydrocarbures est stockée à tout moment. Aujourd'hui, à peine deux heures de la demande nationale d'électricité peuvent être stockées dans toutes les batteries de service public, plus toutes les batteries d'un million de voitures électriques en Amérique.

13. Les batteries produites annuellement par la Tesla Gigafactory (la plus grande usine de batteries au monde) peuvent stocker trois minutes de la demande annuelle d'électricité aux États-Unis.

14. Pour fabriquer suffisamment de batteries pour stocker deux jours de demande d'électricité aux États-Unis, il faudrait 1 000 ans de production par la Gigafactory (la plus grande usine de batteries au monde).

15. Chaque milliard de dollars d'avions produits entraîne la consommation de quelque 5 milliards de dollars de carburant d'aviation sur deux décennies pour les faire fonctionner. Les dépenses mondiales pour les nouveaux avions à réaction s'élèvent à plus de 50 milliards de dollars par an - et elles ne cessent d'augmenter.

16. Chaque milliard de dollars dépensé dans les centres de données entraîne une consommation d'électricité de 7 milliards de dollars sur deux décennies. Les dépenses mondiales pour les centres de données s'élèvent à plus de 100 milliards de dollars par an, et ce chiffre ne cesse d'augmenter.

Réalités sur l'économie de l'énergie

17. Sur une période de 30 ans, un million de dollars de production d'énergie solaire ou éolienne à l'échelle du service public produit respectivement 40 millions et 55 millions de kWh : un million de dollars de puits de schiste produit suffisamment de gaz naturel pour générer 300 millions de kWh sur 30 ans.

18. Il en coûte à peu près autant pour construire un puits de schiste ou deux éoliennes : ces dernières, combinées, produisent 0,7 baril de pétrole (énergie équivalente) par heure, la plate-forme de forage de schiste produit en moyenne 10 barils de pétrole par heure.

19. Il en coûte moins de 0,50 \$ pour stocker un baril de pétrole, ou son équivalent en gaz naturel, mais il en coûte 200 \$ pour stocker l'énergie équivalente à un baril de pétrole dans des batteries.

20. Les modèles de coût pour l'énergie éolienne et solaire supposent, respectivement, des facteurs de capacité de 41 % et 29 % (c'est-à-dire la fréquence de production d'électricité). Les données du monde réel révèlent jusqu'à dix points de pourcentage de moins pour les deux. Cela se traduit par une production d'énergie de 3 millions de dollars de moins que ce que l'on suppose sur une durée de vie de 20 ans d'une éolienne de 2 MW et de 3 millions de dollars.

Si l'énergie solaire était à l'échelle de la technologie informatique, un seul panneau solaire de la taille d'un timbre-poste pourrait alimenter l'Empire State Building. Cela n'arrive que dans les bandes dessinées.

21. Afin de compenser la production épisodique d'énergie éolienne/solaire, les services publics américains utilisent des moteurs alternatifs fonctionnant au pétrole et au gaz (des diesels de type grand navire de croisière) ; depuis 2000, trois fois plus de moteurs ont été ajoutés au réseau qu'au cours des 50 années précédentes.

22. Les facteurs de capacité des parcs éoliens se sont améliorés d'environ 0,7 % par an ; ce petit gain provient principalement de la réduction du nombre de turbines par acre, ce qui a entraîné une augmentation de 50 % de la superficie moyenne des terres utilisées pour produire un kilowattheure de vent.

23. Plus de 90 % de l'électricité américaine et 99 % de l'énergie utilisée dans les transports proviennent de sources qui peuvent facilement fournir de l'énergie à l'économie chaque fois que le marché le demande.

24. Les machines éoliennes et solaires produisent de l'énergie en moyenne 25 à 30 % du temps, et seulement lorsque la nature le permet. Les centrales électriques conventionnelles peuvent fonctionner presque en continu et sont disponibles en cas de besoin.

25. La révolution du schiste a fait chuter les prix du gaz naturel et du charbon, les deux combustibles qui produisent 70 % de l'électricité américaine. Mais les tarifs de l'électricité n'ont pas baissé, ils ont plutôt augmenté de 20 % depuis 2008. Les subventions directes et indirectes pour le solaire et l'éolien ont consommé ces économies.

La physique de l'énergie... des réalités qui dérangent

26. Les politiciens et les experts aiment invoquer le langage "objectif lune". Mais transformer l'économie de l'énergie n'est pas comme mettre quelques personnes sur la lune à plusieurs reprises. C'est comme mettre toute l'humanité sur la lune - de façon permanente.

27. Le cliché courant : une rupture technologique dans le domaine de l'énergie fera écho à la rupture technologique dans le domaine du numérique. Mais les machines produisant de l'information et les machines produisant de l'énergie impliquent une physique profondément différente ; le cliché est plus stupide que de comparer des pommes à des boules de bowling.

28. Si l'énergie solaire était à l'échelle de la technologie informatique, un seul panneau solaire de la taille d'un timbre-poste pourrait alimenter l'Empire State Building. Cela n'arrive que dans les bandes dessinées.

29. Si les batteries étaient à l'échelle de la technologie numérique, une batterie de la taille d'un livre, coûtant trois cents, pourrait alimenter un avion de ligne vers l'Asie. Cela n'arrive que dans les bandes dessinées.

Les VE utilisant des batteries chinoises produiront plus de dioxyde de carbone que le remplacement des moteurs à pétrole.

30. Si les moteurs à combustion étaient à l'échelle des ordinateurs, le moteur d'une voiture se réduirait à la taille d'une fourmi et produirait mille fois plus de puissance ; les moteurs actuels de la taille d'une fourmi produisent 100 000 fois moins de puissance.

31. Il n'existe pas de gain numérique 10 fois supérieur pour la technologie solaire. La limite physique pour les cellules solaires (la limite de Shockley-Queisser) est une conversion maximale d'environ 33 % des photons en électrons ; les cellules commerciales actuelles sont à 26 %.

32. Il n'existe pas de gain numérique 10 fois supérieur pour la technologie éolienne. La limite physique pour les éoliennes (la limite de Betz) est une capture maximale de 60 % de l'énergie dans l'air en mouvement ; les turbines commerciales atteignent 45 %.

33. Il n'existe pas de gain numérique 10 fois supérieur pour les batteries : l'énergie théorique maximale dans une livre de pétrole est supérieure de 1 500 % à l'énergie théorique maximale dans la meilleure livre de produits chimiques pour batteries.

34. Environ 60 livres de batteries sont nécessaires pour stocker l'équivalent en énergie d'une livre d'hydrocarbures.

35. Pour chaque livre de batterie fabriquée, au moins 100 livres de matériaux sont extraites, déplacées et traitées.

36. Pour stocker l'équivalent énergétique d'un baril de pétrole, qui pèse 300 livres, il faut 20 000 livres de batteries Tesla (d'une valeur de 200 000 dollars).

37. Transporter l'équivalent énergétique du carburant d'aviation utilisé par un avion volant vers l'Asie nécessiterait 60 millions de dollars de batteries de type Tesla pesant cinq fois plus que cet avion.

38. Il faut l'équivalent énergétique de 100 barils de pétrole pour fabriquer une quantité de batteries pouvant stocker l'équivalent énergétique d'un seul baril de pétrole.

39. Un monde centré sur les batteries et les voitures signifie qu'il faut extraire des gigatonnes de plus de la terre pour accéder au lithium, au cuivre, au nickel, au graphite, aux terres rares, au cobalt, etc. et utiliser des millions de tonnes de pétrole et de charbon à la fois pour l'extraction et la fabrication de métaux et de béton.

40. La Chine domine la production mondiale de batteries avec son réseau alimenté à 70 % par le charbon : Les VE utilisant des batteries chinoises produiront plus de dioxyde de carbone que ce que le remplacement des moteurs à pétrole permettra d'économiser.

41. On n'utiliserait pas plus d'hélicoptères pour les voyages transatlantiques réguliers - qui nécessitent une logistique très coûteuse - que d'utiliser un réacteur nucléaire pour alimenter un train ou des systèmes photovoltaïques pour alimenter une nation.

LE SIÈCLE DU CARBONE

Vaclav Smil SPECTRUM.IEEE.ORG | , 21 OCT 2019

Traduit avec www.DeepL.com/Translator



En 1896, SVANTE ARRHENIUS, de Suède, est devenue la première scientifique à quantifier les effets du dioxyde de carbone produit par l'homme sur les températures mondiales. Il a calculé qu'en doublant le niveau atmosphérique du gaz par rapport à sa concentration de son temps, la température moyenne aux latitudes moyennes augmenterait de 5 à 6 degrés Celsius. Ce n'est pas très loin des derniers résultats, obtenus par des modèles informatiques de plus de 200 000 lignes de code.

- Les Nations unies ont tenu leur première convention-cadre sur les changements climatiques en 1992, suivie d'une série de réunions et de traités sur le climat. Mais les émissions mondiales de dioxyde de carbone n'ont cessé d'augmenter.
- Au début du XIXe siècle, lorsque le Royaume-Uni était le seul grand producteur de charbon, les émissions mondiales de carbone provenant de la combustion de combustibles fossiles étaient minuscules, à moins de 10 millions de tonnes par an. (Pour les exprimer en termes de dioxyde de carbone, il suffit de les multiplier par 3,66.) À la fin du siècle, les émissions dépassaient le demi-milliard de tonnes de carbone. En 1950, elles avaient dépassé 1,5 milliard de tonnes métriques. L'expansion économique d'après-guerre en Europe, en Amérique du Nord, en URSS et au Japon, ainsi que l'essor économique de la Chine après 1980, ont quadruplé les émissions par la suite, pour atteindre environ 6,5 milliards de tonnes de carbone en l'an 2000.
- Le nouveau siècle a connu une divergence importante. En 2017, les émissions avaient diminué d'environ 15 % dans l'Union européenne, avec sa croissance économique plus lente et sa population vieillissante, ainsi qu'aux États-Unis, en grande partie grâce à l'utilisation croissante du gaz naturel au lieu du charbon. Cependant, tous

ces gains ont été contrebalancés par les émissions de carbone de la Chine, qui sont passées d'environ 1 milliard à environ 3 milliards de tonnes métriques, ce qui a suffi pour augmenter le total mondial de près de 45 %, à 10,1 milliards de tonnes métriques.

- En brûlant d'énormes stocks de carbone qui se sont fossilisés il y a des siècles, les êtres humains ont fait grimper les concentrations de dioxyde de carbone à des niveaux jamais vus depuis environ 3 millions d'années. L'échantillonnage de l'air enfermé dans de minuscules bulles dans des carottes forées dans la glace de l'Antarctique et du Groenland nous a permis de reconstituer les concentrations de dioxyde de carbone remontant à quelque 800 000 ans. À l'époque, les niveaux atmosphériques du gaz fluctuaient entre 180 et 280 parties par million (soit de 0,018 à 0,028 %). Au cours du dernier millénaire, les concentrations sont restées assez stables, allant de 275 ppm au début des années 1600 à environ 285 ppm avant la fin du 19ème siècle. Des mesures continues du gaz ont commencé près du sommet du Mauna Loa, à Hawaï, en 1958 : La moyenne de 1959 était de 316 ppm, celle de 2015 a atteint 400 ppm, et 415 ppm ont été enregistrés pour la première fois en mai 2019.

Les émissions vont continuer à diminuer dans les pays affluents, et le rythme de leur croissance en Chine a commencé à ralentir. Toutefois, elles s'accroissent en Inde et en Afrique, et il est donc peu probable que nous assistions à une baisse substantielle à l'échelle mondiale dans un avenir proche. L'accord de Paris de 2015 a été salué comme le premier accord contenant des engagements nationaux spécifiques pour réduire les émissions futures, mais même si tous ses objectifs étaient atteints d'ici 2030, les émissions de voitures particulières augmenteraient encore de près de 50 % par rapport au niveau de 2017. Selon l'étude de 2018 du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat, la seule façon de limiter l'augmentation moyenne de la température mondiale à 1,5 °C serait de faire baisser les émissions de façon quasi immédiate, suffisamment pour les ramener à zéro d'ici 2050.

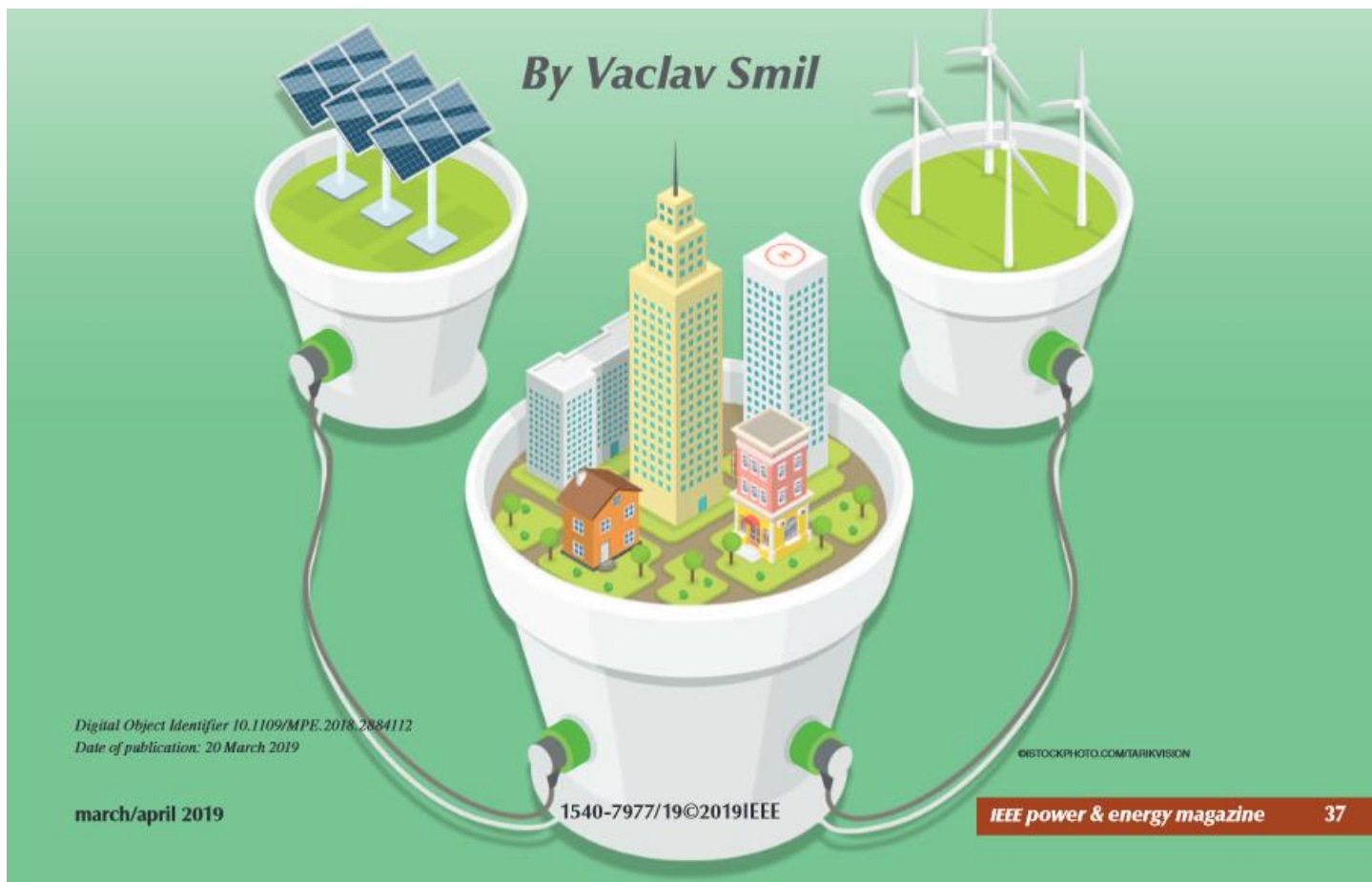
Ce n'est pas impossible, mais c'est très peu probable. Le contraste entre les préoccupations exprimées au sujet du réchauffement climatique et les rejets continus de volumes records de carbone ne pourrait être plus frappant.

Production distribuée et mégapoles

Par Vaclav Smil IEEE power & energy magazine mars-avril 2019

Les énergies renouvelables sont-elles la réponse ?

La production d'électricité distribuée est le contraire de la production d'électricité centralisée, le mode qui a dominé l'approvisionnement électrique commercial moderne pendant plus d'un siècle. Plutôt que de s'appuyer sur de grandes centrales (à combustible fossile, nucléaire ou hydraulique) et des lignes de transmission à haute tension, la production d'électricité distribuée dépend d'une production à petite échelle, décentralisée, locale, sur site, de préférence en exploitant des sources d'énergie renouvelables. Ce système permet d'éviter les pertes de transmission sur de longues distances et, une fois organisé en un réseau de micro-réseaux intelligents, sa conception améliore la stabilité et la fiabilité de l'approvisionnement et donne aux utilisateurs un plus grand contrôle. Comme le coût des nouvelles conversions d'énergie renouvelable continue de baisser, cette forme d'approvisionnement en électricité devrait prendre une part croissante dans la production globale. En effet, selon Rodan Energy, la production distribuée n'est pas seulement l'avenir de l'électricité, mais aussi "l'avenir de l'énergie".



Comme pour toute innovation technique, certains avantages incontestés de la production d'électricité distribuée ne sont pas compatibles avec toutes les échelles et tous les environnements.

De telles affirmations hyperboliques sont courantes au cours des premières étapes des innovations techniques. Elles apparaissent dans les prévisions concernant l'adoption des voitures électriques et, sous des formes plus extrêmes, concernant le camionnage, le transport maritime et même l'aviation à batterie (smil 2019). Toutefois, comme pour toute innovation technique, certains avantages incontestés de la production d'électricité distribuée ne sont pas compatibles avec toutes les échelles et tous les contextes. Plus particulièrement, certains partisans de la production décentralisée omniprésente ignorent les réalités de la consommation d'électricité dans des endroits qui ne sont pas adaptés à la production décentralisée d'électricité, comme les grandes villes avec leur demande très centralisée d'apports constants à un niveau de plusieurs gigawatts.

Mégapoles

Depuis 2007, plus de la moitié de la population mondiale vit dans des villes, et cette proportion devrait atteindre 70 % d'ici 2050. La récente croissance rapide des mégapoles (villes de plus de 10 millions d'habitants) est peut-être la partie la plus remarquable de cette tendance. En 1950, new york et tokyo étaient les seules mégapoles du monde et, en 1975, elles ont été rejointes par mexico. en 2000, le nombre de mégapoles est passé à 18, à 29 en 2015 et à 46 en 2018. Parmi celles-ci, 15 mégapoles se trouvent en Chine et trois au Japon. New York, la plus grande ville des États-Unis, est tombée au 10e rang. Tokyo est la plus grande mégapole, suivie de Shanghai, en Chine, de Djakarta, en Indonésie, de New Delhi, en Inde, de Séoul, en Corée du Sud, de

Guangzhou, en Chine, et de Pékin. Les futures mégapoles seront presque exclusivement ajoutées en Asie et en Afrique [Figures 1(a) et (b)].

La plupart des mégapoles ont des densités de population extra ou très élevées, avec des moyennes supérieures à 10 000 personnes/km² et le plus grand nombre dans les centres urbains où les populations dépassent 40 000 personnes/km². la concentration de logements, d'industries, de services et de transports est à l'origine de taux de consommation disproportionnés. les mégapoles ne peuvent fonctionner que parce qu'il existe des concentrations sans précédent d'approvisionnement en énergie, en général, et de production d'électricité, en particulier. La demande d'électricité est en moyenne d'environ 25 gW à Tokyo et dans les trois préfectures environnantes (saitama, chiba et Kanagawa) et de 17 gW à Shanghai, tandis que la demande de pointe pour New York et le comté voisin de Westchester, à New York, est de 13 gW.

Densités de puissance de la production d'électricité distribuée



figure 1. (a) Tokyo, the world's largest megacity, with a view centered on the commercial Shinjuku area. (Source: Morio, Wikimedia.) (b) Shenzhen in southern China is one of the newest megacities. In 1979 it was a town of 30,000 people. (Source: Hawyih, Wikimedia.)

En comparant les densités de puissance de la production d'électricité distribuée avec celle de la demande d'électricité urbaine dominante, on obtient une évaluation fondamentale et réaliste des possibilités et des limites.

Pour calculer une évaluation de base de l'étendue probable de la production d'électricité sur site dans les mégapoles, comparer les densités de puissance, les taux moyens annuels de production d'énergie et la consommation d'énergie par unité de surface au sol, exprimée en watts par mètre carré. La comparaison des densités de puissance de la production d'électricité distribuée avec celle de la demande d'électricité urbaine dominante permet d'obtenir une évaluation fondamentale et réaliste des possibilités et des limites. Il existe cinq principaux modes de production d'électricité renouvelable décentralisée, qui comprennent la culture des éléments suivants : les biocarburants et leur combustion ultérieure (avec ou sans traitement supplémentaire tel que la gazéification), les petites stations géothermiques, la micro-hydrogénéation, les petites éoliennes et les panneaux photovoltaïques (PV) sur les toits, les murs ou sur des terres autrement inoccupées.

Comme les densités de puissance des récoltes de phytomasse sont intrinsèquement faibles, la culture des biocarburants est complètement exclue non seulement de toutes les zones centrales des mégapoles mais aussi de leurs franges moins denses où il y a des parcelles de terre inutilisées. La production de gaz à base de bois ou de méthanol permet d'obtenir des densités de puissance inférieures à 0,5 W/m², tandis que l'éthanol à base de

canne et l'éthanol cellulosique produisent 0,4 W/m², l'éthanol à base de maïs 0,25 W/m² et le biodiesel seulement 0,1-0,2 W/m². Ces taux seraient réduits de plus de moitié en termes de production réelle d'électricité. Par exemple, pour fournir seulement 10 % de l'électricité à base de biocarburant à Shanghai, il faudrait une surface cultivée de la même taille que celle de la municipalité entière (en supposant $17 \text{ gW}/0,25 \text{ W/m}^2 = \sim 6800 \text{ km}^2$ par rapport à la superficie de la ville de 6 340 km²).

De même, les densités de puissance typiques des petits et moyens projets hydroélectriques (avec des capacités installées inférieures à 100 MW) sont inférieures à 0,5 W/m² et ne dépassent souvent pas la moitié de cette valeur lorsque l'on tient compte des facteurs de faible capacité. Cela signifie que les petits réservoirs devraient occuper des zones telles que celles requises par les biocarburants et, s'ils devaient fournir plus de 10 % de toute l'électricité, ils réclameraient des zones plus grandes que celles des villes proprement dites. Ce n'est qu'une considération théorique, car très peu de mégapoles, avec leurs voies navigables régulées par des canaux en béton ou couvertes par le développement urbain moderne, pourraient développer des capacités significatives de mini-hydrogénéation.

Très peu de grandes villes seraient capables de tirer parti des gradients géothermiques élevés pour la production d'électricité urbaine : imaginez simplement le forage d'un réseau dense de puits dans le labyrinthe des réseaux urbains de génie civil ! Même si les habitants pouvaient monter de petites éoliennes sur des tours basses sur les toits des immeubles dans les configurations denses des zones peuplées, la densité de puissance de leur production serait une petite fraction de 1 W/m². Une autre possibilité est celle des systèmes photovoltaïques, qui est la conversion d'énergie renouvelable avec la densité de puissance la plus élevée et le mode de production d'électricité décentralisée le plus approprié dans les mégapoles. Selon la Banque mondiale, l'irradiation annuelle moyenne en Asie de l'Est est de 140-150 W/m² et, avec un rendement de conversion PV de 10-15%, cela permettrait de générer une production brute comprise entre 15 et 20 W/m². Comment cela se compare-t-il aux densités de puissance de la demande énergétique ?

Densité de puissance urbaine

Les densités de puissance moyennes en milieu urbain (dérivées d'études sur le rayonnement lumineux nocturne) se situent entre 10 et 35 W/m² et dépassent largement 100 W/m² pour les centres-villes. Une cartographie de New York à l'échelle de la ville au niveau des pâtés de maisons a montré que les tours du centre de Manhattan ont une densité moyenne de 900 W/m² (un seul pâté de maisons attire près de 18 MW), et que de nombreux pâtés de maisons dans le quartier financier, le sud du centre ville et le côté est ont des densités comprises entre 400 et 500 W/m² (Fig-ure 2). En revanche, les quartiers résidentiels utilisent généralement moins de 25 W/m². Pour les bâtiments individuels, les gammes typiques sont de 15-30 W/m² pour les entrepôts, 25-45 W/m² pour les maisons, 50-75 W/m² pour les écoles, les bureaux et les espaces commerciaux, 40-90 W/m² pour les hôtels et souvent bien plus de 100 W/m² pour les supermarchés et les hôpitaux.

La consommation d'énergie prévue pour les autres structures est la suivante : une maison de deux étages peut nécessiter environ 50 W/m² (la taille est mesurée au niveau des fondations), un immeuble de bureaux de dix étages consommera 500 W/m², une tour d'appartements de 40 étages ou un hôpital de cinq étages nécessitera environ 1 000 W/m², et un hôtel de 50 étages constamment climatisé dans une région désertique nécessitera 2 000 W/m². Ces taux combinent la consommation globale de combustibles et d'électricité (l'électricité étant déjà prédominante dans les tours d'habitation avec une climatisation fonctionnant pratiquement toute l'année). Dans les mégapoles post-fossiles, imaginées de façon si séduisante par les partisans de la production décentralisée d'énergie renouvelable, l'électricité devrait également fournir cette part de la demande, qui provient aujourd'hui des combustibles fossiles, en grande majorité du gaz naturel utilisé pour le chauffage, l'eau chaude et la cuisine.

Comparaison des densités

La comparaison des taux moyens de production PV de 15-20 W/m² avec les moyennes de la demande en vigueur montre clairement que les deux taux se chevauchent (ou se rapprochent assez) pour les maisons de plain-pied, certains espaces commerciaux et de nombreuses maisons individuelles dans les climats plus doux. Ainsi, ces structures pourraient tirer des parts significatives de leur demande de la production décentralisée. Bien entendu, un nombre important de structures de ce groupe ne pourront pas en bénéficier car de nombreux toits ne conviennent pas en raison de leur orientation, d'une pente excessive, de l'ombre apportée par d'autres structures ou des arbres, ou de la présence d'équipements de chauffage, de ventilation et de climatisation.

Ces structures pourraient tirer une part importante de leur demande de la production décentralisée.

En revanche, la production décentralisée d'énergie photovoltaïque pour des bâtiments de 10 étages maximum (appartements, commerces, bureaux ou hôtels) avec une densité de puissance de 200-800 W/m² nécessiterait généralement des surfaces de cellules photovoltaïques 10 à 40 fois plus grandes que la surface de leur toit pour répondre à la demande moyenne ainsi qu'un stockage sur site beaucoup plus important pour gérer les variations quotidiennes et saisonnières. Par conséquent, de telles structures ne pourraient assurer que de faibles parts, généralement moins de 10 % de l'électricité nécessaire à la production sur site. L'énergie photovoltaïque sur site serait une source tout à fait marginale pour les immeubles de grande hauteur qui représentent en moyenne près de 1 000 W/m² de leurs fondations, nécessitant donc des surfaces photovoltaïques 50 à 75 fois plus grandes que leurs toitures.

L'installation de murs photovoltaïques pourrait augmenter la part de l'énergie photovoltaïque produite sur place par les structures à haute densité de puissance, mais, dans de nombreux cas, toute modernisation des tours existantes (ou l'installation de nouvelles fenêtres photovoltaïques) serait soit impossible, soit excessivement coûteuse. Les ombrages courants dans les canyons du centre-ville et les angles d'irradiation sous-optimaux nécessiteraient une évaluation détaillée spécifique au site, qui pourrait montrer certains gains intéressants ou exclure de telles tentatives. Le gain global résultant de l'ajout de modules muraux ne serait pas suffisant pour porter la production sur site à 20 % de la demande totale. Par exemple, des simulations pour des bâtiments à Kuala Lumpur, en Malaisie, indiquent qu'un système PV vertical sur un immeuble de bureaux de grande hauteur typique de la Malaisie pourrait produire annuellement 1,7 à 2,9 fois plus d'électricité que l'installation sur le toit, selon l'orientation.

Stockage



figure 2. Many Manhattan blocks have very high annual power densities, averaging between 500–900 W/m². (Source: S. Spiegelman, Wikimedia.)

Tous les systèmes photovoltaïques urbains pourraient fonctionner de manière plus fiable, mais seulement avec des capacités de stockage substantielles. Il y a un ordre de différence de magnitudes entre les densités de production d'électricité des brefs maxima de midi (bien au-dessus de 100 W/m²) et les moyennes annuelles, de sorte que des capacités de stockage substantielles seraient nécessaires pour fournir une réserve hors réseau. La modélisation pour les maisons à deux familles au Texas, aux États-Unis et aux Pays-Bas indique que pour fournir une réserve d'énergie de deux jours, la taille minimale des batteries devrait être trois fois supérieure à la consommation quotidienne moyenne d'électricité. Même si une mégapole ne devait produire qu'une petite partie de son électricité totale de manière décentralisée, elle aurait besoin d'un important stockage.



figure 3. Typhoon Phanfone approaching Japan on 5 October 2014. (Source: NASA.)

Par exemple, la zone la plus densément peuplée de Tokyo (ses 23 quartiers spéciaux) couvre 619 km², abrite 9,2 millions de personnes, a un rayonnement moyen de 151 W/m² et dispose d'environ 64 km² de toits adaptés à une installation photovoltaïque. Des panneaux photovoltaïques produisant 20 W/m² et couvrant tous ces toits produiraient près de 31 gWh/jour alors que la demande moyenne actuelle de la zone est d'environ 150 gWh/jour. Même une mesure aussi extrême que la couverture de tous les toits de Tokyo par des panneaux photovoltaïques ne fournirait que 20 % de l'électricité moyenne nécessaire.

Une capacité de stockage importante serait nécessaire pour s'assurer qu'un système de stockage photovoltaïque puisse satisfaire ne serait-ce qu'une part de 20 % de la demande moyenne d'électricité pendant le typhon saison, lorsque les villes asiatiques peuvent connaître des conditions météorologiques qui empêchent presque totalement la production photovoltaïque (figure 3). Pour compenser la perte de seulement deux jours de production photovoltaïque, il faudrait un stockage capable de fournir au moins 60 gWh. Les unités de stockage d'énergie résidentielles disponibles dans le commerce, d'une puissance utile de 13,5 kWh, coûtent actuellement 5 900 dollars US et au moins 7 000 dollars US en cas d'installation. La ville devrait donc installer environ 4,5 millions d'unités de ce type (pour un coût de plus de 30 milliards de dollars US) pour fournir une réserve d'énergie de deux jours égale à un cinquième seulement de son approvisionnement en électricité en cas de typhon modéré.

Les prédictions sont toujours périlleuses. Par exemple, les subventions peuvent entraîner des résultats aussi surprenants que les installations photovoltaïques de masse dans de grandes parties de l'Allemagne, où le taux

d'irradiation est relativement faible, comparable à celui de Seattle, à Wash-ington. les facteurs de capacité de ces installations ne sont en moyenne que de 10 %. dans le cas des mégapoles, les principes physiques et énergétiques fondamentaux sont clairs. L'écart entre les densités de puissance de la production photovoltaïque et les densités de puissance de la consommation d'électricité que l'on rencontre généralement dans les mégapoles ne peut être comblé par les techniques existantes. Ainsi, la production distribuée sur site (basée sur le photovoltaïque ou autre) ne retirera aucune des mégapoles du réseau électrique mondial avant 2050, et elle ne fournira même pas un tiers de leur demande d'électricité. mais elle pourrait apporter des contributions précieuses.

La BBC remet en question la croissance infinie

Tom Murphy Do The Math Posté le 17 mars 2015



Theo Leggett, de la BBC, m'a interviewé fin janvier dans le cadre d'une émission de questions-réponses : "Le monde peut-il devenir plus riche à jamais ? Vous pouvez écouter l'émission ici. Mon rôle commence dans environ onze minutes.

On m'a également demandé de rédiger un court texte pour la rédaction (comme le premier lien ci-dessus), mais apparemment Théo n'a pas pu obtenir de contributions de tous les participants, alors il a écrit lui-même le texte. Mais voici ce que je lui ai envoyé. On m'a demandé de répondre à la question :

Le monde peut-il devenir plus riche à jamais ?

Honte à vous d'avoir posé la question. Bien sûr que non. Au niveau actuel de la population, nous exerçons une pression sans précédent sur des ressources limitées. Nous menons une expérience à grande échelle, non autorisée, sur une planète vieille de 4,5 milliards d'années. Le fait que nous n'ayons pas atteint les limites en quelques générations de croissance scandaleuse ne doit pas être considéré comme une preuve de nos perspectives à long terme. Nous vivons aujourd'hui comme des rois, sur le dos d'une centaine d'esclaves énergétiques chacun (le métabolisme humain est de 100 watts, mais les Américains bénéficient d'une puissance continue de 10 000 W). Notre richesse est étroitement liée à la disponibilité de l'énergie excédentaire, et jusqu'à

présent, c'est l'histoire des combustibles fossiles finis. Mais même avec l'énergie solaire, nous ne pouvons pas continuer à enregistrer une croissance énergétique de 3 % par an, même pendant plusieurs centaines d'années ! Les limites physiques globales - la thermodynamique, le rendement énergétique de l'énergie investie, les terres arables limitées, l'eau, la pêche, le changement climatique, etc. - s'affirment toutes pour nous rappeler que la nature ne se soucie pas de nos rêves. L'autre point à souligner est que même si nous avons plafonné la croissance physique en raison de ressources limitées, nous ne pouvons pas espérer continuer à nous enrichir indéfiniment. Cela prendrait nécessairement la forme d'échanges non physiques d'utilité/valeur, mais pour continuer à croître, ces activités devraient finir par dominer complètement l'économie, rendant les ressources finies et essentielles effectivement libres. Et dites-moi en quoi cela a un sens.

Cette culture est #/?*#-+

Par Derrick Jensen 4 août 2011



CETTE CULTURE EST @†%Ø la planète. Les dernières études montrent que le réchauffement de la planète sera bien plus important que ce que l'on a pu imaginer et pourrait facilement entraîner une augmentation de #-+^>@ Fahrenheit d'ici 2100, ce qui correspondrait en fait à l'""*#-+@* de la vie sur Terre. Pourtant, notre réponse - y compris celle de la plupart des membres de la communauté #/?*#-+^)!@* - est tout à fait disproportionnée par rapport au #216;%ø\$" posé par #/?*#-+^)!@*. Pour l'amour de Dieu, la plupart des @?#/?*#-@ ne peuvent même pas se résoudre à reconnaître que le système @†%Ø est intrinsèquement non durable, et encore moins que le système @*?#/?*#-+^)!@ lui-même doit être !\$#/?*#-+^)!@*.

J'en suis #/?*#-+^)!@*. Je veux parler de ce que nous...) Mais avant de pouvoir parler de ce que nous #/?*#-+^)!@*, il est nécessaire que nous parlions des raisons pour lesquelles nous n'en parlons pas.

L'une des principales raisons est la censure - de l'extérieur et de l'intérieur.

Le gouvernement des États-Unis aurait été fondé sur la liberté d'expression et la liberté de parole. Après tout, le premier amendement à la Constitution ne stipule-t-il pas que "le Congrès ne fera aucune loi... restreignant la liberté d'expression ou de la presse" ? C'est assez clair, non ? Et n'avons-nous pas vu, cas après cas, que même du matériel aussi vil que la pornographie la plus dégradante est protégé par la liberté d'expression ? Et les entreprises n'ont-elles pas le droit d'utiliser leur argent comme "liberté d'expression" pour influencer les politiciens - c'est-à-dire pour acheter des élections ? En fait, par extension, vous aussi - peu importe que Koch Industries (dont 84% appartient aux tristement célèbres Koch Brothers, qui fournissent un financement important aux négationnistes du climat et au Tea Party "de base") ait eu un revenu estimé à 100 milliards de dollars en 2010, alors que vous avez 524 dollars sur votre compte bancaire et 850 dollars de loyer à payer dans deux semaines.

La vérité, cependant, est que ceux qui ne reculeront devant rien, y compris le meurtre de la planète, pour augmenter leur pouvoir et leur contrôle perçu n'hésiteront pas non plus - sans surprise - à interdire les discours qui pourraient amener les gens à tenter de diminuer ce pouvoir, ou à diminuer la capacité des riches à exploiter les pauvres et à assassiner la planète. Et - encore une fois, sans surprise - ils n'hésiteront pas à punir ceux qui enfreignent cette interdiction.

L'histoire du gouvernement américain (et des gouvernements des États et des collectivités locales) interdisant et punissant ce type de discours est presque aussi vieille que les États-Unis eux-mêmes. Le Congrès n'a même pas attendu une décennie après la ratification du premier amendement pour adopter les lois sur les étrangers et la sédition, qui, entre autres, punissaient quiconque s'exprimait de manière critique à l'égard du gouvernement. Ces lois n'étaient que les premières d'un trop grand nombre de lois visant à interdire les discours dangereux pour les personnes au pouvoir. Nous pouvons passer rapidement aux luttes pour la liberté d'expression du début du XXe siècle, lorsque les gouvernements locaux ont adopté des ordonnances interdisant l'organisation de syndicats, ce qui a provoqué l'inondation des rues de Spokane, Washington, par exemple, où les syndicalistes ont été arrêtés pour des actes aussi antipatriotiques que la récitation publique de la Déclaration d'indépendance (et où la police aurait plus tard transformé la partie de la prison réservée aux femmes en maison close, les policiers sollicitant des "clients"). Puis il y a eu la loi sur l'espionnage de 1917, principalement utilisée non pas pour interdire l'espionnage mais pour interdire de s'exprimer contre l'implication des États-Unis dans la Première Guerre mondiale. Une femme a été condamnée à cinq ans de prison pour avoir déclaré que "les femmes des États-Unis n'étaient ni plus ni moins que des truies couveuses, pour élever des enfants afin de les faire entrer dans l'armée et de les transformer en engrais". Un producteur de films a été condamné à dix ans de prison pour avoir réalisé un film intitulé *The Spirit of '76*, dans lequel il montrait les atrocités commises par les Britanniques contre les colons pendant la révolution américaine. Le juge a déclaré que le film mettait en doute "la bonne foi de notre allié, la Grande-Bretagne". Le nom de l'affaire ? *U.S. v. The Spirit of '76*. Eugene Debs, organisateur syndical et candidat à la présidence, a été condamné à dix ans de prison pour avoir prôné l'opposition non violente à la Première Guerre mondiale ; il s'est présenté à la présidence depuis la prison et a obtenu près d'un million de voix. Plus récemment, bien sûr, il y a eu le Patriot Act, entre autres. Et ce n'est pas fini.

Une partie du problème ici est que la censure gouvernementale - pour des raisons évidentes - ne s'applique qu'à ceux qui s'opposent aux atrocités commises par ceux qui sont au pouvoir. Ceux qui soutiennent les atrocités qui servent les intérêts de l'État ne doivent pas craindre une telle censure. Par exemple, le philosophe scientifique Sam Harris a suggéré qu'une première frappe nucléaire contre les nations islamiques, tuant "des dizaines de millions de civils innocents en un seul jour ... pourrait être la seule ligne de conduite à notre disposition". Et, dans un essai intitulé "En défense de la torture", il envisage des scénarios où "la torture peut être une nécessité éthique" et imagine ce qu'il appelle une "pilule de torture" (il l'appelle aussi "pilule de la vérité") qui "produirait une paralysie et une misère passagères d'un genre qu'aucun être humain ne soumettrait volontiers à une seconde fois". A-t-il dû craindre d'être puni pour avoir suggéré ces horreurs ? Non. Pourquoi Sam Harris devrait-il avoir des ennuis alors que John Yoo, Dick Cheney et George Bush n'ont pas été traduits en justice pour avoir non seulement élaboré mais aussi planifié et mis en œuvre des programmes de torture systématique ?

Lorsque je donne des conférences, je demande régulièrement à mes auditeurs : Craignez-vous le gouvernement américain ? Vous censurez-vous par crainte des représailles du gouvernement ? Si vous parliez honnêtement du contrôle quasi total du gouvernement des États-Unis par les entreprises, et de la façon dont les soi-disant représentants élus représentent mieux les entreprises que des êtres humains vivants, et de ce que vous croyez nécessaire pour mettre un terme à la dégradation de l'environnement, croyez-vous que le gouvernement des États-Unis vous arrêterait ou vous nuirait d'une autre façon ? Presque tout le monde - et je parle de milliers de personnes au fil des ans - répond par l'affirmative.

Laissons les implications de cette affirmation s'exprimer.

La vérité, c'est que nous n'avons plus besoin que le gouvernement nous censure ; nous devançons désormais toute censure de ce type en nous censurant nous-mêmes. Cette autocensure est devenue tout à fait routinière. Nous le constatons constamment avec les journalistes employés par les médias d'entreprise. Alors que le monde est en train d'être assassiné, ils font office de lanceurs de potins pour le capitalisme, c'est-à-dire qu'ils ne se contentent pas de lancer de simples ragots. Beaucoup, sinon la plupart, des écrivains spécialisés dans la nature ou l'environnement s'autocensurent également. Comment d'autres personnes intelligentes et sensées pourraient-elles décrire avec autant de détails les effets néfastes de l'économie capitaliste basée sur le pétrole sur la planète (à travers le réchauffement climatique et bien d'autres moyens), puis proposer des solutions qui vont du gonflement excessif des pneus à plus de capitalisme ? Je suis raisonnablement sûr que dans beaucoup de ces cas, si les écrivains ne s'autocensuraient pas, ils perdraient probablement leur financement, leur emploi d'enseignant ou leur contrat de livre.

Mais la crainte de la répression de l'État ou de la perte de financement est insignifiante, je pense, par rapport à notre principale raison de s'autocensurer : la crainte de perdre notre crédibilité. Après tout, nous sommes des créatures sociales pour lesquelles la crédibilité peut être plus importante que les finances ou même la sécurité (alors que le réchauffement climatique menace de transformer la planète en Vénus, la faiblesse de nos réactions montre clairement que la sécurité a été laissée dans la poussière depuis longtemps). L'emprise du capitalisme sur nos pensées et nos discours est si forte que de suggérer que le monde réel, que la vie sur Terre, est plus réelle et plus importante que le capitalisme, c'est commettre un blasphème. C'est devenu presque impensable pour beaucoup trop de gens.

Je ne peux imaginer qu'aucune des victimes de cette culture - qu'il s'agisse de saumons, de requins, d'agriculteurs de subsistance ou de peuples indigènes traditionnels - ne propose des solutions qui favorisent le capitalisme au détriment de la vie. Mais les personnes qui proposent ces solutions ne sont pas les victimes mais plutôt les bénéficiaires de ce mode de vie, et elles s'identifient davantage au système capitaliste industriel qu'à la vie sur la planète. C'est un système efficace dans lequel l'opposition loyale peut parler de truth™ à power™, et ceux qui sont au pouvoir peuvent claironner gratuitement leur tolerance™ à speech™, tandis qu'ils continuent à concentrer leur pouvoir, à voler les pauvres et à assassiner la planète. Cela fonctionne très bien, sauf pour les pauvres, et sauf pour la planète. Si nous permettons que cela continue, alors nous sommes vraiment #/?*#-+^)!@*.

Derrick Jensen est l'auteur de plus de vingt livres, dont Endgame. Il est un ancien chroniqueur d'Orion et a contribué à des dizaines de publications.

Un rare aperçu de ce que pensent les membres de l'élite

Par Ugo Bardi – Le 14 juillet 2019 – Source [CassandraLegacy](#)

Que vont-ils faire lorsque les choses vont vraiment se compliquer ?

Nombre de ces lois et réglementations furent établies à l'époque où les États-Unis ne disposaient que d'une quantité d'énergie finie. Avant que la nouvelle technologie soit mise en œuvre. »



Gordon Sondland, ambassadeur des États-Unis d'Amérique auprès de l'Union européenne, lors de la conférence « *Le combat pour la sécurité énergétique de l'UE* », le 11 avril 2019, à Bruxelles. [Vidéo complète.](#)

Un jour, Scott Fitzgerald affirma que « *Les riches ne sont pas comme vous et moi* », et l'on dit qu'Ernest Hemingway répondit : « *C'est vrai, ils ont plus d'argent* ». Peut-être que cette conversation n'a jamais eu lieu, mais je crois qu'Hemingway avait raison : les riches ne sont pas réellement différents des gens ordinaires, mis à part l'argent qu'ils possèdent. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas plus intelligents que nous. Leurs richesses sont le résultat de la chance et d'une certaine capacité à se trouver au bon endroit au bon moment, à commencer par le fait d'être né d'un père riche.

Je pense que la même conclusion s'applique à la catégorie que nous appelons l'élite. Ils ne sont pas différents de vous et moi : ils ne sont pas plus intelligents, ils disposent simplement de plus de pouvoir. Le concept d'élite, bien entendu, est assez vague. Disons qu'il s'agit de gens présentant une certaine capacité à mettre en pratique leurs croyances, et qui ont ainsi un impact sur le monde. Les gens du commun (vous et moi) n'ont pas cette capacité : au mieux, nous pouvons évacuer nos frustrations sur Internet : et c'est ce que je suis en train de faire!

Donc, si quelque chose d'important se produit dans le monde, c'est du fait que des élites veulent que cela se produise. Le président des États-Unis d'Amérique peut décider de bombarder un pays étranger, et celui-ci sera bombardé. Les sénateurs et députés peuvent créer des lois qui s'appliqueront à chacun dans le pays, et ces lois seront bel et bien appliquées. Les militaires peuvent faire pression pour siphonner des fortunes de plus en plus colossales depuis les impôts payés par tout un chacun, afin de construire des armes de plus en plus chères, et la plupart du temps, ils auront ce qu'ils veulent. Les gens riches peuvent déplacer de grosses sommes d'argent pour soutenir l'extraction d'énergies fossiles, et cela se retrouve mis en œuvre, qu'importe si cela sera rentable ou pas.

Au fur et à mesure que nous descendons dans la hiérarchie, ces capacités se diluent peu à peu, et disparaissent à la frontière floue qui sépare les élites des gens du commun. Les élites et les gens du commun se comportent de manière semblable, même si les membres de l'élite peuvent se montrer plus agressifs. Mais le fait reste : certaines personnes, plus haut dans la hiérarchie, peuvent réaliser des choses qui ne nous sont pas accessibles.

Je n'invente rien : il s'agit de la « *théorie de l'élite* », qui affirme que le monde change de la manière dont les riches et les puissants veulent qu'il change. Cette théorie est bien connue depuis plus d'un siècle, et sans doute était-elle déjà bien comprise dans les époques anciennes. Une étude récente démontre le faible, voire nul, pouvoir de décision des gens du commun dans une démocratie : cette étude a été publiée par [Gilens et Page](#) en 2014 ; leur conclusion est que « *les élites économiques et les groupes organisés représentant des intérêts corporatifs ont des impacts indépendants substantiels sur les politiques décidées par le gouvernement des États-Unis, alors que les citoyens moyens et les groupes d'intérêt représentant le grand public n'ont qu'une influence indépendante très faible, voire nulle.* »

Je dirais qu'il n'y a là rien de surprenant. Mais notez qu'il n'existe rien de tel qu'un « *gouvernement de l'élite* » secret, avec des gens portant des capes se rassemblant dans un sous-sol sombre sous la Maison blanche, à Washington. Simplement, les pressions générées par les gens riches s'agrègent vers une certaine direction, qui correspond à leurs croyances prévalentes. Et le monde va dans cette direction.

Alors, que pense l'élite ? Peut-être qu'on peut en avoir un aperçu via les propos qu'a tenus M. Gordon Sondland lors d'une conférence [sur la sécurité énergétique](#) de l'Union européenne en avril 2019. Entre autres affirmations douteuses, l'une est particulièrement remarquable : « *les États-Unis disposaient d'une quantité d'énergie finie avant que les nouvelles technologies aient été mises en place* ». Cela revient à dire que l'énergie fossile disponible aux États-Unis est à présent infinie.

M. Sondland fait sans aucun doute partie de l'élite des États-Unis. Il s'agit d'un homme riche, dont on dit qu'il aurait contribué à la campagne électorale de Donald Trump à hauteur d'1 million de dollars. Pas étonnant qu'il se soit vu attribué le poste prestigieux [LOL, NdSF] d'ambassadeur des États-Unis auprès de l'UE. Mais il ne s'agit pas là d'une simple récompense pour services rendus : M. Sondland est tout à fait la bonne personne pour colporter du gaz naturel étasunien aux Européens. Si vous avez le temps, écoutez le parler [lors de cette conférence](#). Onctueux, sûr de lui, convaincant, le genre de personne qui pourrait vendre des moustaches à un chat.

Mais la chose intéressante, c'est que je suis convaincu que M. Sondland croit réellement que l'énergie étasunienne est infinie en résultante de progrès technologiques ¹. Bien entendu, je ne peux pas aller vérifier dans sa tête, mais ces mots sont prononcés sur un ton tellement naturel que je suis prêt à parier qu'il y croit. C'est une croyance qui s'inscrit tout à fait dans le débat actuel sur les médias. Bien entendu, il n'y a qu'une frange pour croire que les hydrocarbures sont physiquement disponibles à l'infini, mais la plupart des gens sont à présent entrés dans une phase de distanciation complète avec le concept de la simple existence d'un « *épuisement* », sans parler du fait qu'il s'agit d'un problème qui va se produire dans l'avenir proche. C'est tout aussi vrai pour le changement climatique.

À supposer que nous puissions considérer cette phrase de M. Sondland comme représentative de la manière dont pense l'élite, je suppose que cela démontre qu'ils se laissent influencer par leur propre propagande. Comme je l'ai dit, ils ne sont pas différents de vous et moi : ils regardent CNN et Fox News, eux aussi. Et, comme la plupart des gens, ils sont incapables de raisonner de manière quantitative, ou de comprendre des systèmes complexes ; ils n'ont aucune connaissance de la physique, et ils ne font usage que de modèles extrêmement rudimentaires, fondés sur l'intuition.

Je pense que cela explique beaucoup de choses quant à la marche du monde que nous observons. Les élites croient que la technologie peut apporter « *des ressources infinies* », et c'est pour cela que leur branche financière déverse des quantités d'argent astronomiques dans une [entreprise déficitaire](#) telle que le pétrole de schiste. Cela explique également pourquoi leur branche militaire est aussi obsédée par de petites guerres insignifiantes, cependant que l'écosystème part en vrille. Ils agissent selon leurs croyances, voilà tout.

Bien sûr, c'est ce qui se produit en ce moment. Et si quelque chose de vraiment important venait modifier les croyances entretenues par l'élite ? Une nouvelle crise du pétrole, par exemple ? Ou un désastre vraiment

immense du fait du climat ? Cela pourrait ouvrir la voie à des scénarios intéressants. En général, le comportement des gens est bien décrit par ces mots qu'a prononcés James Schlesinger : « *Les gens n'ont que deux modes de fonctionnement : la satisfaction de soi et la panique* ». Il ne fait aucun doute que les élites sont absolument en mode satisfait d'eux même en ce moment, mais, si les choses se mettent à sévèrement secouer, est-ce que l'élite va passer en mode panique ? Et si tel est le cas, que se produira-t-il ?

Sans doute l'élite paniquée ne réagira-t-elle pas de manière rationnelle : ce n'est pas là le mode de fonctionnement des êtres humains. Plus probablement, ils maintiendront leur confiance envers la technologie : si M. Sondland croit que celle-ci peut rendre les énergies fossiles infinies, alors il s'ensuit que de plus hautes doses de technologie pourront résoudre de nouveaux problèmes. Si la technologie de la *fracturation* cesse de fonctionner, nous pouvons appliquer des technologies plus avancées, et tirer des combustibles liquides du charbon, pourquoi pas ? Ou bien relancer un effort maximal sur l'énergie nucléaire, et au diable les torpilles radioactives. Et le changement climatique ? Eh bien, les scientifiques trouveront bien moyen de s'en occuper : larguer un produit dans l'atmosphère, envoyer des miroirs en orbite, ou n'importe quoi d'autre.

Cela pourrait être bien pire : l'élite peut décider que le problème est que trop de gens consomment et produisent. Dans ce cas, ils pourraient chercher des moyens d'y remédier – vous pouvez deviner comment. Ou bien, ils peuvent simplement décider qu'après tout, pourquoi se soucier des gens du commun ? Ils travailleront à se sauver eux-mêmes et les gens du commun seront laissés en arrière, pour tomber du haut de [la falaise de Sénèque](#), à la flotte. [C'est exactement](#) ce qu'a fait l'élite romaine à la chute de l'empire romain. Et nous assisterons à la combinaison habituelle de mensonges, ces sacrés mensonges, et de propagande. Apprêtez-vous à connaître une époque intéressante.

Notes

1. Et si M. Sondland mentait et savait parfaitement bien que les réserves fossiles des États-Unis ne sont pas infinies ? Cela ne modifie guère la situation, sauf à indiquer qu'une grande fraction de l'élite (M. Sondland y compris) est déjà entrée en mode panique.

L'événement "Black Swan" qui pourrait anéantir les efforts de l'OPEP

Par Robert Rapier - 10 février 2020, OilPrice.com



Le livre "The Black Swan" a été écrit par Nassim Nicholas Taleb, ancien trader de Wall Street, pour décrire des événements rares et aberrants qui ne peuvent pas être prédits à l'avance, mais qui ont des conséquences potentiellement énormes.

L'expression "cygne noir" a été utilisée pour décrire un certain nombre d'événements financiers, tels que le krach boursier de 1987 et l'effondrement financier du marché immobilier en 2008.

Ce qu'il faut retenir à propos des cygnes noirs, c'est que, de par leur nature même, on ne sait jamais quand ils vont apparaître. Bien que les marchés pétroliers aient été frappés par le passé par des craintes liées à la demande induite par des virus, de tels événements sont des cygnes noirs.

Actuellement, la propagation du coronavirus en Chine - le plus grand consommateur de pétrole au monde - est un cygne noir qui fait vaciller les marchés du pétrole. Les fondamentaux du pétrole semblaient justes il y a un mois, mais maintenant tous les paris sont ouverts. Les prix du pétrole ont chuté de près de 20 % en quatre semaines, mais il est difficile de dire où se situe le fond, les cas de coronavirus continuant à augmenter.

Les analystes de Citigroup ont suggéré que le virus pourrait réduire la demande de pétrole de 1 million de barils par jour (BPD), mais il s'agit encore clairement d'une situation en développement.

Avec la chute des prix du pétrole en janvier, l'OPEP était largement attendue pour débattre de réductions supplémentaires de la production lors de sa réunion de mars. Cependant, face à la destruction de la demande la plus importante que le monde ait connue depuis plus d'une décennie, le cartel a tenté (et échoué) d'obtenir un accord avec la Russie sur des réductions de production plus importantes.

Jay Park, le PDG de la compagnie pétrolière ReconAfrica, m'a envoyé par e-mail ses réflexions sur les impacts ultimes, qui, selon lui, sont pour la plupart déjà pris en compte :

- "Nous nous attendons à une baisse de la demande de carburants raffinés en Chine dans quelques jours ou semaines. Un quart de million de barils sera probablement l'impact final, qui, tout bien considéré, devrait être modeste. Cinq facteurs influent sur le prix du pétrole : l'offre, la demande, l'OPEP, la géopolitique et le sentiment. En ce qui concerne le coronavirus, il semble que ce soit une question principalement liée au sentiment. Les inquiétudes concernant la demande et l'OPEP peuvent aggraver la situation, et c'est quelque chose que nous surveillons, mais tout mouvement en ce moment est principalement motivé par la peur. Pour mettre les choses en perspective, nous examinons des situations passées, comme l'épidémie de SRAS en 2003, qui nous a montré que l'impact de l'épidémie sur la demande était globalement faible, mais que la baisse des prix était importante.

- Nous voyons que l'impact du virus sur le prix pourrait être une baisse de 5 à 10 dollars le baril de Brent et de WTI. Je considère que l'impact du coronavirus est déjà pris en compte dans les prix, puisque nous avons vu le WTI passer de 63 à 53 dollars et le Brent de 68 à 59 dollars ce mois-ci. D'autres facteurs baissiers sont également à l'œuvre, comme la nouvelle production en Guyane, la perception d'une certaine faiblesse de la demande globale dans l'économie mondiale et une réduction saisonnière de la demande qui se produit normalement à cette période de l'année. Ajoutez le coronavirus, et cela devient un autre problème auquel nous devons être attentifs. Mais n'oublions pas non plus que des baisses de prix similaires liées à des maladies ont eu un impact pendant une période limitée de 2 à 6 mois".

En attendant, l'une de mes prévisions de janvier était que le prix du West Texas Intermediate (WTI) ne serait pas inférieur à 50 dollars le baril cette année. Je me sentais plutôt bien par rapport à cette prédiction il y a un

mois - avant que quelqu'un ne meure du coronavirus - mais cette prédiction va tomber car les craintes de destruction de la demande chinoise augmentent.

C'est l'autre chose à retenir à propos des cygnes noirs - il est difficile de prédire l'ampleur des conséquences finales tant que l'événement n'est pas terminé. Celui-ci semble loin d'être terminé.

Ordre exécutif

James Howard Kunstler 10 février 2020

Dans cette pause entre les expéditions passées et futures de Deep State, et l'avènement du virus Corona dans toutes les régions du monde, nous nous arrêtons pour examiner le décret de M. Trump exigeant que les nouveaux bâtiments fédéraux soient conçus dans le style classique. Cette directive a fait exploser des têtes dans l'aile culturelle de l'Ouest-progressif, puisque le culte du pouvoir gouvernemental a remplacé la religion pour eux et que les bâtiments fédéraux sont leurs églises - les lieux d'où sont lancées des encycliques aux masses sur des questions telles que qui peut penser et dire quoi, qui peut utiliser quelle salle de bain, et surtout dont la vie et les moyens de subsistance peuvent être détruits pour avoir été qualifiés d'hérétiques.



Le bâtiment fédéral de San Francisco par Thom Mayne

La religion du Progressivisme (sous divers noms) s'est développée depuis plus d'un siècle, basée sur l'idée que l'abondance matérielle des sociétés techno-industrielles devrait être gérée de façon centralisée par les bureaucraties nationales, conduisant finalement à un nirvana de parfaite équité. Ce qui est toujours négligé, c'est que cela se fait par la coercition, en poussant les gens, en leur disant quoi faire et comment penser, et en

confisquant leurs biens ou en leur retirant leurs privilèges s'ils semblent avoir trop de l'un ou l'autre. Vous pouvez observer les opérations de cette doctrine dans la récolte actuelle des aspirants du Parti démocrate à la Maison Blanche.

L'architecture qui exprime tout ce qui est vaguement appelé "modernisme", principalement parce qu'elle était censée représenter l'essence distillée de tout ce qui est à jour, et l'idée de contraindre un monde injuste à l'équité universelle, a régi l'élite de la classe dirigeante depuis que Karl Marx a lâché ses furoncles de griefs sociaux sur la page imprimée. La Première Guerre mondiale a vraiment scellé l'accord pour le modernisme. Le massacre à l'échelle industrielle - bien décrit dans le film récent, 1917 - a tellement horrifié les élites que la branche architecture de l'élite - qui a rarement décidé de chier - a réussi à remplacer toutes les inepties offensives de l'histoire telles qu'elles s'expriment dans les bâtiments par des boîtes nues d'un type ou d'un autre. Toute une théologie métaphysique a été construite pour justifier cette tentative de refonte totale de la race humaine. "Moins, c'est plus..." et ainsi de suite.

Pendant ce temps, Staline et Hitler, qui persistaient dans la sale besogne de l'architecture néoclassique, ont fait l'impasse sur ce thème pour toujours, tandis que la Seconde Guerre mondiale réaffirmait le besoin de nettoyer le monde de tout ce symbolisme immonde. Dans les années 1950, le modernisme domine la scène en tant qu'architecture de la décence et de la démocratie. Il est très vite devenu l'architecture qui a glorifié l'Amérique corporative, c'est-à-dire les rangées de gratte-ciel en verre hissées le long des grandes avenues du centre de Manhattan, puis de tous les autres centres-villes d'Amérique. En peu de temps, les vieux bâtiments gouvernementaux d'autrefois devenant obsolètes, ils furent eux aussi remplacés par des confections du modernisme, puis par les bibliothèques universitaires, et enfin... tout.

Le problème de l'architecture moderne est que les bâtiments durent longtemps et que les dates s'effacent dans l'histoire, et si vous détestez l'histoire, vous avez créé un problème. Le monde est un endroit agité. La principale caractéristique de ce moment particulier est que la société techno-industrielle est entrée dans une contraction d'époque qui présage un effondrement dû à des surinvestissements dans l'hyper-complexité. Cette hyper-complexité s'est parfaitement exprimée en architecture ces derniers temps, dans les surfaces tordues et torturées de gigantesques bâtiments conçus par des ordinateurs, avec de très faibles perspectives d'être entretenus, voire d'être utiles, alors que nous entrons dans une nouvelle ère de pénurie matérielle et de diminution des attentes - en particulier l'attente d'atteindre ce nirvana d'équité conçu par la technocratie.

Bien sûr, la classe supérieure mandarine parmi l'élite, en particulier les poohbahs des écoles d'architecture, ne peut pas supporter l'idée que les choses évoluent de cette façon. Leur théologie de l'actualité, de "l'avant-garde", n'est qu'une question de mode. Le fait que les choses se démodent leur a donné l'occasion de créer et d'exploiter toujours plus de nouvelles modes, de continuer à prétendre surfer sans cesse sur cette pointe, dont ils tirent leur statut. Et cette recherche incessante de statut, et le pouvoir qu'elle confère, dément et trahit toute l'entreprise qui consiste à représenter le nirvana ultime de l'équité, en révélant les fraudes mensongères qu'ils sont.

Le retour en arrière de Trump vers le classicisme est certainement un mouvement chimérique, même si l'on peut faire valoir qu'il s'agit d'un style national, du moins dans les premières années des États-Unis, lorsque ce mode de construction était censé représenter la démocratie de la Grèce antique et la dignité de la république romaine - d'où l'architecture gréco-romaine. Quelques éléments à prendre en considération : Nous allons devoir réduire l'échelle des choses que nous construisons. La magnificence de pointe d'aujourd'hui est sur le point de se démoder. Les bureaucraties nationales vont se réduire, si elles ne disparaissent pas complètement, tout comme les bâtiments qui abritent leurs activités.

Nous allons avoir besoin de bâtiments qui ne se démodent pas, afin que vous puissiez oublier l'avant-garde, et le classicisme a la vertu d'être intemporel - ou du moins il l'a été, pendant longtemps. Ces nouveaux bâtiments devraient pouvoir être réutilisés de manière adaptative au fil des générations, voire des siècles. Ils devront probablement être construits avec des matériaux non exotiques, à savoir la maçonnerie et le bois, car les pénuries auxquelles nous sommes confrontés incluront de nombreux matériaux modulaires fabriqués, allant de la plaque de verre à la charpente en aluminium, en passant par les poutres en I en acier et la roche en feuille, toutes choses qui nécessitent des chaînes d'extraction et de fabrication complexes et élaborées.

Une vertu du classicisme est qu'il utilise des dispositifs structurels qui permettent aux bâtiments de tenir debout : arcs, colonnes, colonnades. Ceux-ci sont reproductibles en modules ou en baies selon des échelles allant du plus petit au plus grand. Ces dispositifs expriment honnêtement la solidité tectonique d'un bâtiment dans les réalités de la gravité. Une vertu cachée du classicisme est qu'il est basé sur la représentation en trois parties de la figure humaine : le tout et toutes les parties qui le composent existent dans des hiérarchies imbriquées de base et de tête. C'est le cas des colonnes avec des chapiteaux placés sur une base, des fenêtres avec leurs appuis, leurs châssis et leurs linteaux, et de l'ensemble du bâtiment de la base au toit. L'architecture classique suit des systèmes de proportionnement universellement présents dans la nature, comme la série de ratios de Fibonacci, qui se retrouvent dans tout, de l'auto-assemblage des coquillages à la croissance des branches d'arbres. Ainsi, le classicisme nous lie à la nature et à notre propre humanité.



Université de Virginie par Thomas Jefferson

Les ornements classiques - les guirlandes, les moulures, les entablements, les cartouches, les corbeaux, les festons et autres - ne sont pas obligatoires, mais, bien sûr, ils permettent aussi d'exprimer notre place dans la nature, qui est une voie d'expression de la vérité et de la beauté.

Le modernisme ne se soucie pas de la vérité et de la beauté ; il se soucie du pouvoir, en particulier du pouvoir de coercition. Beaucoup de gens détectent cette dynamique, et c'est l'une des raisons pour lesquelles ils détestent les bâtiments modernistes. Le principal impératif du modernisme était de nous séparer de la nature, puisque c'est la nature humaine qui a provoqué toutes les horreurs du XXe siècle et qui a ainsi révolté les élites intellectuelles. Le résultat en a été une architecture dénaturée de la machine et un animus contre ce que signifie être humain situé dans la nature.

Nous ne reviendrons probablement pas à un classicisme formel, car la contraction à venir nous laissera dans un monde de récupération, de bricolage de tout ce que nous pouvons à partir des débris restants. Mais tôt ou tard - certainement bien après que M. Trump se soit décomposé en ses molécules constitutives - nous reviendrons à une architecture qui est basée sur notre place dans la nature, alors ne vous enflammez pas pour ce nouveau décret, même si le New York Times le souhaite.

"Les technologies propres «ne résoudront pas le changement climatique à temps»"

By Roger Harrabin BBC environment analyst



Cet article de la BBC décrit les grandes lignes d'un récent rapport remis au gouvernement britannique.

La stratégie aujourd'hui en place au Royaume-Uni concernant la réduction des émissions de gaz à effet de serre est le Climate Change Act, dont le dernier amendement par Theresa May prévoit zéro émissions "nettes" en 2050. Cela signifie l'utilisation de technologies à "émissions négatives" et l'achat de crédits carbone pour compenser les émissions restantes.

Les auteurs du rapport, une vingtaine de chercheurs de six universités anglaises, arguent que ce but n'est pas suffisant et qu'il faut viser un objectif de zéro émissions absolues (Absolute Zero), c'est-à-dire sans utiliser de crédits carbone et en incluant les émissions dues au transport aérien et maritime international imputables au pays (non incluses dans le Climate Change Act actuellement en vigueur). Ils proposent une "Stratégie Industrielle" qui pourrait permettre d'atteindre cet objectif, tout en conservant l'objectif de croissance économique. Cette stratégie est développée selon deux axes : des actions (ou conséquences...) à l'échelle des secteurs industriels, et d'autres à l'échelle des individus.

En résumé :

- Pour arriver à l'objectif voulu de zéro émissions absolues en 2050, les "technologies de rupture" (notamment la capture et le stockage de CO₂, ainsi que les véhicules fonctionnant à l'hydrogène) ne suffiront pas car elles ne pourront pas être déployées à grande échelle d'ici là.
- Cela veut dire qu'il faut miser sur les technologies déjà existantes, avec un changement progressif mais important des comportements et des usages.

Concrètement, cela signifie, sur la période 2020-2050 (voir le rapport pour plus de détails) :

- Niveau énergie : augmenter fortement l'électrification du pays (la demande triplerait, ils estiment pouvoir fournir 60% de celle-ci en énergies non-émettrices, nucléaire compris, à combiner avec efficacité et sobriété

pour couvrir les 40% manquants) et diminuer les émissions à zéro,

- Niveau bâtiment : augmenter la durée de vie des constructions, baisser les quantités de ciment et fer utilisées,
- Niveau transport : développer fortement le réseau ferroviaire, augmenter au maximum la flotte de véhicules électriques, stopper totalement le trafic aérien (seuls Heathrow, Glasgow et Belfast resteraient ouverts jusqu'à 2030, puis fermentaient), idem pour le transport maritime (bien que le rapport admette que ce soit compliqué étant donné que le pays importe 50% de ses ressources alimentaires, essentiellement par voie maritime),
- Niveau industrie : des secteurs entiers sont amenés à disparaître (tout ce qui concerne les énergies fossiles, et l'aviation), d'autres à se développer ou se transformer (électrification, transports "propres", construction, extraction de ressources, etc.).
- Niveau alimentation : la viande rouge doit être arrêtée et remplacée par de la nourriture végétarienne (avec les conséquences que cela aurait sur le secteur agricole).

Au niveau individuel, les "actions principales" sont : « Voyager moins loin, voyager en train ou en petite voiture électrique et arrêter de voler ; baisser ou utiliser moins le chauffage, et électrifier la chaudière lors du prochain investissement ; faire pression pour des constructions qui durent deux fois plus longtemps avec moitié moins de matériaux ; arrêter de manger du boeuf et de l'agneau. »

Le message global du rapport est quelque chose comme « Il est fortement risqué de miser sur des développements technologiques qui ont (très) peu de chances d'arriver à temps, il faut donc modifier en profondeur nos comportements et le fonctionnement de notre société ».

Le rapport (30 pages) : <https://www.repository.cam.ac.uk/.../Absolute-Zero-digital-28...>

Un premier débat a eu lieu à la Chambre des Lords à propos de ce rapport : <https://www.parliament.uk/.../lords-discuss-uk-fires-climate.../>

"Theresa May's net-zero emissions target is a lot less impressive than it looks", sur le Guardian : <https://www.theguardian.com/.../theresa-may-net-zero-emission...>

On notera la similarité entre les conclusions de ce travail et de celles du document "Faire sa part" de Carbone4 au niveau des responsabilités entre secteurs et des actions à mettre en place : <https://www.carbone4.com/.../Publication-Carbone-4-Faire-sa-p...>



Pourquoi les nuages sont la clé de nouvelles projections inquiétantes du réchauffement climatique

par Fred Pearce pour Yale Environment 360



Alors que pendant la journée, les nuages bas font de l'ombre à la planète, la nuit, ils agissent comme une couverture isolante. Pendant ce temps, les cirrus élevés agissent principalement comme des pièges à chaleur, réchauffant l'air en dessous d'eux. En général, au niveau mondial, les modèles ont suggéré que les effets de réchauffement et de refroidissement s'annulent mutuellement, et l'on a supposé que cela continuera à mesure que le monde se réchauffera. Mais les nouvelles analyses de modèles suggèrent le contraire.

Lors d'une réunion à Barcelone en mars dernier, les modélisateurs du climat ont commencé à se rendre compte que la plupart des principaux modèles climatiques mondiaux rejetaient l'ancien consensus du GIEC. Les données sont désormais de plus en plus publiques. Tout d'abord, en juillet, Andrew Gettelman, du NCAR, a indiqué que la modélisation révisée du centre avait abouti à une sensibilité du climat — l'augmentation de la température basée sur un doublement prévu des niveaux de CO₂ — de 5,3° C (9,5° F), soit une augmentation de 32 % par rapport à sa précédente estimation de 4° C.

Les nuages s'aminciront et beaucoup ne se formeront pas du tout, ce qui entraînera un réchauffement supplémentaire.

D'autres suivront bientôt. Le mois dernier, des chercheurs américains et britanniques, dirigés par Zelinka, ont indiqué que 10 des 27 modèles qu'ils avaient étudiés prévoyaient que le réchauffement dû au doublement du CO₂ pourrait dépasser 4,5° C, certains résultats atteignant même 5,6° C. Le réchauffement moyen prévu par la série de modèles était de 3,9° C (7° F), soit une augmentation de 30 % par rapport à l'ancien consensus du GIEC.

Les scientifiques français du Centre national de la recherche scientifique ont conclu que les nouveaux modèles prédisaient qu'une croissance économique rapide tirée par les combustibles fossiles entraînerait une hausse de température moyenne de 6 à 7° C (10,8 à 12,6° F) d'ici la fin du siècle. Ils ont averti qu'il était pratiquement impossible de maintenir le réchauffement en dessous de 2° C.

[Article de Fred Pearce • February 5, 2020 dans Yale Environment 360 Published at the Yale School of Forestry & Environmental Studies...](#)

«Frontier», le mégaprojet pétrolier canadien de la discorde

Par Ludovic Hirtzmann 9 février 2020

S'il est approuvé, Frontier s'étendra sur une superficie comprise entre 14.000 et 24.000 hectares au nord de Fort McMurray, la Mecque du pétrole canadien.



Le projet est situé à proximité d'un immense parc naturel. SPL/PHANIE/phanie

La guerre du pétrole est déclarée en Alberta. D'un côté, Teck Resources, une compagnie pétrolière de Vancouver. De l'autre, des écologistes et des Amérindiens unis contre Frontier, le plus vaste projet de pétrole des sables bitumineux jamais réalisé à ce jour au Canada, porté par Teck. S'il est approuvé, Frontier s'étendra sur une superficie comprise entre 14.000 et 24.000 hectares au nord de Fort McMurray, la Mecque du pétrole canadien. Pour faire pencher la balance en sa faveur, Teck promet la création de 7000 emplois dédiés à l'aménagement du site puis de 2500 emplois afin de le faire tourner, avec une projection de production de 260.000 barils par jour. Selon l'entreprise, le gouvernement percevra 70 milliards de dollars canadiens (48 milliards d'euros) de redevances pendant 41 ans, la durée d'exploitation du site, pour «financer des services comme la santé et éducation».

Si Teck jure ses grands dieux qu'il respectera l'environnement, la rhétorique pétrolière ne convainc guère ses opposants. Le projet est situé à proximité d'un immense parc naturel. Son achèvement détruirait des milliers d'hectares de milieux humides et aurait un impact majeur sur les populations autochtones et la faune. Alors, autoriser ou non la construction de Frontier? [Justin Trudeau](#) devra trancher d'ici à la fin février, alors que le Canada veut encore donner au monde l'illusion de respecter ses engagements climatiques. Avec un terrible dilemme pour un premier ministre à la tête d'un gouvernement minoritaire: gagner le puissant vote écologiste ou perdre celui de l'Ouest canadien.

Fausse publicité du groupe pétrolier ENI

Février 2020



Jean-Marc Jancovici : "ENI est ce que l'on appelle un pétrolier : son métier historique est de trouver, extraire, raffiner et distribuer du pétrole et du gaz. Sur son site Internet, ENI annonce la mise en service un nouveau superordinateur "green" pour "chercher de nouvelles sources d'énergie" : <https://lnkd.in/gTmqbkbx>

Qu'en déduire ? Que ENI s'intéresse à une énergie bas carbone nécessitant de grosses capacités de modélisation, elles-mêmes pensées "bas carbone" ? Pas du tout : cet ordinateur va permettre... de trouver plus facilement du pétrole !

A l'expérience, le greenwashing repose en général sur l'activation d'un ou plusieurs des sophismes suivants :

- > Attirer l'attention sur 0,5% de l'activité qui "va bien" pendant que les 99,5% qui contribuent au problème continuent à être développées autant que possible
- > Faire croire que les baisses unitaires amèneront des baisses globales (c'est l'inverse depuis 2 siècles)
- > S'attribuer sans autre forme de procès des qualités sans contenu normatif ("vert", "propre", "durable", "smart", "responsable", etc),
- > Confondre empiement et substitution
- > Limiter les calculs au périmètre où tout est sous contrôle

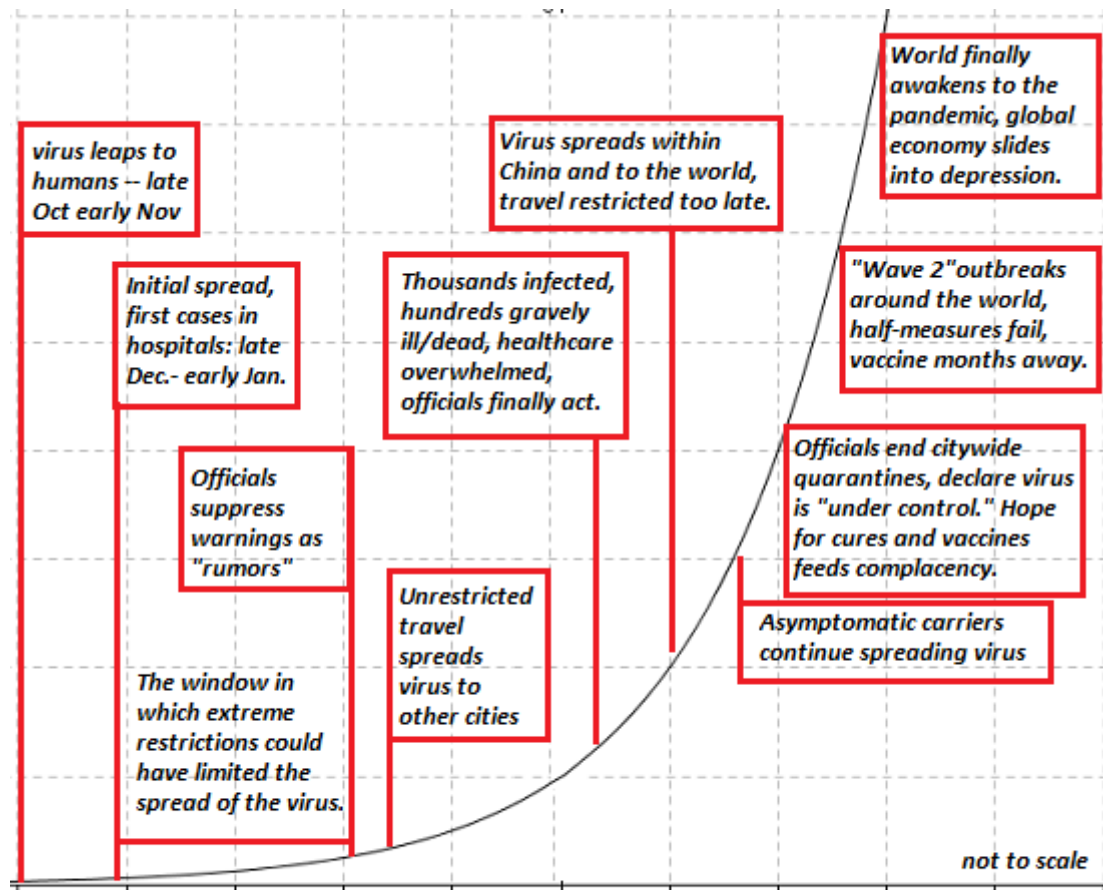
Question : saurez vous retrouver le(s) sophisme(s) utilisé(s) dans cette annonce d'ENI 😊:-) ?"
(publié par Joëlle Leconte)

Le dilemme fatal de la Chine

Charles Hugh Smith 10 février 2020

Mettre fin à la quarantaine limitée et proclamer faussement que la Chine est un pays sûr pour les visiteurs et les voyageurs d'affaires ne fera que réintroduire le virus sur les lieux de travail et infecter les étrangers.

La Chine est confrontée à un dilemme inévitablement fatal : pour sauver son économie de l'effondrement, les dirigeants chinois doivent mettre fin rapidement aux quarantaines et déclarer la Chine "sûre pour les voyages et ouverte aux affaires" au reste du monde.



Exponential growth and the expansion of the coronavirus

charles hugh smith www.oftwominds.com February 2, 2020

Mais depuis que plus de 5 millions de personnes ont quitté Wuhan pour rentrer chez elles pour le Nouvel An, se dispersant dans toute la Chine, le virus s'est probablement répandu dans les petites villes, les agglomérations et les villages reculés, avec peu ou pas de kits de dépistage du coronavirus et peu d'installations médicales permettant d'administrer les tests plusieurs fois pour confirmer le diagnostic. (Il peut être nécessaire d'effectuer plusieurs tests pour confirmer le diagnostic, car le premier test peut être positif et le second négatif).

Par conséquent, les autorités chinoises ne peuvent pas savoir combien de personnes sont déjà atteintes du virus dans les petites villes ou les régions rurales de Chine, ni combien de porteurs asymptomatiques ont attrapé le virus chez des personnes ayant quitté Wuhan. Elles ne peuvent pas non plus savoir combien de personnes présentant des symptômes évitent le filet officiel en se cachant chez elles.

Pas de données ne veut pas dire pas de virus.

Si le virus a déjà été dispersé dans toute la Chine par des porteurs asymptomatiques qui ont quitté Wuhan sans se rendre compte qu'ils étaient infectés par l'agent pathogène, alors, quelles que soient les assurances officielles qui seront annoncées dans les prochains jours/semaines, il ne sera pas sûr pour les étrangers de voyager en Chine ni pour les travailleurs chinois de retourner dans les usines, les marchés, etc.

Mais si la Chine n'ouvre pas bientôt ses portes aux voyages sans restriction, son économie connaîtra un déclin catastrophique, car de fragiles montagnes de dettes et d'effets de levier s'effondrent et la chaîne

d'approvisionnement est perturbée, ce qui pousse les entreprises mondiales à trouver des alternatives permanentes ailleurs.

Voici le dilemme fatal : maintenir la quarantaine suffisamment longtemps pour la contenir réellement (ce qui nécessite de l'étendre à l'ensemble du pays) sera fatal pour l'économie chinoise.

Mais mettre fin à la quarantaine limitée et proclamer faussement que la Chine est un pays sûr pour les visiteurs et les voyageurs d'affaires ne fera que réintroduire le virus sur les lieux de travail et infecter les étrangers qui rentreront chez eux en tant que porteurs asymptomatiques, propageant ainsi le virus dans leur pays d'origine.

Déclarer faussement que la Chine est un pays sûr mettra en danger tous ceux qui sont assez crédules pour croire les responsables chinois et détruira les minces lambeaux de crédibilité que la Chine peut encore avoir dans l'économie et la communauté mondiales. Cela déclenchera des chaînes de causalité qui détruiront l'économie chinoise tout aussi sûrement qu'une quarantaine nationale de trois mois.

Qui sera assez fou pour croire tout ce que les responsables chinois proclament après que des étrangers ayant accepté les fausses garanties de sécurité soient rentrés chez eux avec le coronavirus ?

Quiconque prévoit de recevoir des marchandises de Chine par fret aérien pourrait vouloir digérer ce rapport : Persistance des coronavirus sur des surfaces inanimées et leur inactivation par des agents biocides Les coronavirus humains endémiques (HCoV) peuvent persister sur des surfaces inanimées comme le métal, le verre ou le plastique jusqu'à 9 jours.

Le fret aérien prend de 12 à 24 heures, auxquelles s'ajoutent quelques heures supplémentaires pour l'emballage, la manutention et la livraison au dernier kilomètre, ce qui laisse plus de 6 jours au virus pour se propager à toute personne qui touche des marchandises manipulées par un porteur symptomatique. Les chances d'attraper le virus par les surfaces sont peut-être faibles, mais peut-être pas. Personne ne le sait, y compris quelqu'un d'assez téméraire pour prétendre que le risque est négligeable.

Même les grands médias admettent maintenant que l'humanité est confrontée à "une tempête parfaite".

par Michael Snyder le 9 février 2020



Au cours des dernières décennies, avons-nous jamais vu une année commencer aussi étrangement que celle de 2020 ? Le climat mondial est devenu complètement fou, de grands tremblements de terre éclatent comme des pétards, il semble que le fléau des criquets en Afrique pourrait bientôt devenir le pire de l'histoire moderne, et une énorme invasion de chauves-souris terrorise gravement certaines parties de l'Australie. En outre, la peste porcine africaine décime des millions et des millions de porcs dans le monde, la grippe porcine H1N1 tue des gens à Taïwan, des foyers de grippe aviaire H5N1 ont éclaté en Chine et en Inde, et la grippe aviaire H5N8 a fait son apparition dans un élevage de volaille en Arabie saoudite. Bien sûr, l'épidémie de coronavirus qui fait littéralement mourir des gens dans les rues de Chine fait plus de titres que tout ce que j'ai mentionné jusqu'à présent, et elle pourrait se transformer en une horrible pandémie mondiale qui tuerait des millions de personnes.

Mais à part cela, le début de l'année a été plutôt calme, n'est-ce pas ?

Je n'ai cessé de répéter que le temps de la "tempête parfaite" est arrivé, et beaucoup d'autres ont également utilisé cette terminologie pour décrire ce à quoi nous sommes maintenant confrontés.

En fait, nous sommes entrés dans une période où nous allons devoir faire face à une crise terrible après l'autre, et tous ces défis vont collectivement créer un horrible cauchemar qui va continuer à s'intensifier au fil du temps.

Étonnamment, même les médias grand public commencent à parler d'une "tempête parfaite" à venir, bien qu'ils en aient une vision un peu différente. Ce qui suit est tiré d'un article du Guardian intitulé "Humanity under threat from perfect storm of crises - study"...

Le monde est confronté à une série de situations d'urgence interdépendantes qui menacent l'existence des humains, car la somme des effets des crises est bien plus importante que leurs impacts individuels, selon une nouvelle étude mondiale.

La dégradation du climat et les conditions météorologiques extrêmes, la perte d'espèces, la pénurie d'eau et la crise de la production alimentaire sont toutes graves en soi, mais la combinaison de ces cinq facteurs amplifie les risques de chacun d'entre eux, créant une tempête parfaite qui menace d'engloutir l'humanité si des mesures ne sont pas prises rapidement.

Bien entendu, les grands médias voudraient attribuer à peu près toutes les crises auxquelles l'humanité est confrontée au "changement climatique dû à l'homme".

En substance, ils voudraient nous faire croire que l'"empreinte carbone" de l'humanité est bien trop importante et que si nous faisons tout ce que les socialistes nous disent de faire, tout reviendrait à la normale.

Pour une grande partie de la population, leurs arguments peuvent parfois sembler assez convaincants, car il ne fait aucun doute que le temps devient fou.

Par exemple, une tempête de 1 000 miles de large s'abat actuellement sur le Royaume-Uni...

LE PUBLIC a été invité à rester à l'intérieur aujourd'hui, car la tempête Ciara devrait frapper la Grande-Bretagne avec des vents de 90 mph et de fortes pluies.

Cette tempête de 1 000 miles de large, la plus forte à avoir balayé le pays depuis sept ans, va entraîner le chaos dans les déplacements et le conseil est le suivant : ne voyagez que si c'est absolument nécessaire.

Et le "changement climatique" est également responsable de la peste acridienne absolument folle qui dévaste actuellement certaines parties du Moyen-Orient et de l'Afrique orientale. Environ 360 milliards de criquets mangent tout ce qu'ils trouvent, et les responsables de l'ONU continuent de prétendre que le nombre de criquets pourrait en fait être "500 fois" plus important d'ici à l'arrivée du mois de juin...

Avec les pluies supplémentaires attendues dans la région au cours des prochaines semaines, le nombre de criquets pèlerins pourrait, si rien n'est fait, être multiplié par 500 d'ici juin, lorsque le temps devrait être plus sec.

Pendant ce temps, la croûte de notre planète tremble littéralement comme une feuille.

Sommes-nous censés blâmer le "changement climatique" pour cela aussi ?

Au cours de la semaine dernière, le cercle de feu a été frappé par de gros tremblements de terre jour après jour...

Les tremblements de terre d'aujourd'hui ont martelé le cercle de feu dans le Pacifique, alors que les autorités ont détecté plus de 50 secousses dans toute la région. L'un des plus importants a été un tremblement de terre de magnitude 6,2 en Indonésie.

Les tremblements de terre ont régulièrement secoué le cercle de feu cette semaine, avec une moyenne de 50 dans la région chaque jour, la plupart d'une magnitude moyenne de deux ou plus. Certains ont toutefois atteint des niveaux plus élevés, la magnitude la plus élevée étant de 6.

Mais en ce moment, les gens sont plus préoccupés par l'épidémie de coronavirus en Chine qu'autre chose.

Selon les derniers chiffres officiels en provenance de Chine, il y a maintenant plus de 40 000 cas confirmés et plus de 900 décès confirmés.

Bien sûr, la validité de ces chiffres suscite un scepticisme énorme. En fait, un milliardaire chinois en exil pense que le véritable nombre de morts pourrait être plus de 50 fois plus élevé...

L'homme d'affaires chinois en exil Guo Wengui a récemment révélé des fuites dans les crématoriums de Wuhan. Il affirme que d'après le nombre de corps que leurs fours brûlent, le bilan pourrait atteindre 50 000 morts. Wengui a fait ces allégations dans une interview avec l'ancien stratège en chef de la Maison Blanche, Steve Bannon.

J'aimerais que les responsables chinois soient francs avec nous, mais une chose qui devient extrêmement claire est que ce virus se transmet de personne à personne très, très facilement. En fait, neuf membres d'une famille de Hong Kong ont tous été infectés "après avoir partagé un repas au barbecue et dans une casserole"...

Les inquiétudes sur la manière dont le virus se propage vont probablement augmenter suite à un rapport selon lequel neuf membres d'une même famille de Hong Kong ont été infectés par le nouveau coronavirus mortel après avoir partagé un repas au barbecue. Un hotpot - également appelé bateau à vapeur - est un chaudron bouillonnant de bouillon partagé en commun, auquel les convives ajoutent des ingrédients.

On ne savait pas immédiatement si la nourriture était contaminée par le virus ou si l'un des convives était porteur du virus.

Espérons que les mesures de confinement prises en Chine et ailleurs seront utiles, mais pour l'instant, le nombre de cas ne cesse d'augmenter.

Malheureusement, ce dont nous avons été témoins jusqu'à présent n'est qu'un début.

Nous ne sommes qu'à la pointe de la "tempête parfaite", et les grands défis qui nous attendent encore secoueront tout le monde jusqu'au bout.

ENTRE FUMAGE DE MOQUETTE ET DOIGT DANS L'OEIL...

10 Février 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Aux USA, on espère que le miracle du schiste durera sans doute jusqu'en l'an 3000 ?

Les prévisions plus qu'optimistes, c'est la paresse de l'intellect, avec le cerveau mis au repos dans le formol. La production US de pétrole devrait atteindre 14 millions de barils, de 2022 à 2050...

"le taux de baisse des puits de pétrole de schiste est extrêmement rapide à un taux de 70% la première année et de 30% la deuxième année d'exploitation".

"Cela contraste fortement avec les puits de pétrole conventionnels qui ont un taux de déclin moyen de 6,7% et une durée de vie beaucoup plus longue".

En gros, un puits de pétrole de schiste, ça dure 2 ans, et 4 à mourir, contre 50 à 60 ans, pour un puits classique aux USA.

Les zones les plus productives, d'ailleurs, ont été toutes forées. Et pas qu'un peu. Dans le bassin permien, 150 000 puits sont en activités. En 2006/2007, il y avait, dans le monde 750 000 puits en activité, dont 500 000 aux USA. Les 500 000 produisaient 5 000 000 de barils/jours. Pour 7 500 000 barils, l'Arabie séoudite en avait 750.

MARCHÉ AUTOMOBILE CHINOIS...

On dénote deux autres victimes du coronavirus chinois, le marché automobile de ce pays, et l'industrie automobile allemande, tous deux, complètement décédés et momifiés.

Surtout, qu'apparemment, si les cas restent contenus, du moins officiellement, la sortie de crise pourrait être très, très lointaine. Après tout la peste du XIV^e siècle a duré 5 ans, et a vu des bouffées de résurgences pendant plusieurs siècles...

Pour ce qui est de la production asiatique elle, elle est agonisante.

Ce qui protège, relativement, le reste de l'industrie automobile européenne, c'est son éloignement.

En outre, en cas de pandémie, l'urgence de changer de voiture, apparaîtra toute relative, comme pour le marché chinois, qui doit être tombé à zéro en ce moment.

On ne sait même pas si on pourra assister à un superbe exercice appelé "faire redémarrer les usines automobiles", car il est fort possible qu'il n'y ait simplement, pas de redémarrage du tout, ou un redémarrage à un niveau tellement bas que cela s'apparente à de la survie.

Dans le comique de situation, quelques articles d'il y a un mois à peine. On se lamentait sur le non redémarrage du marché chinois, avec -horreur- une baisse de 2 % de celui-ci.

[Dans la grande débandade](#) provoquée par le virus, on peut aussi attendre une victime collatérale, le dollar. La banque centrale de Chine (et celle de Russie), sont bourrées de lingots. Et la paralysie du commerce rend la possession de dollars par la Chine, inutile.

Une autre donnée est intéressante. Comme l'a dit un internaute, fabriquer des masques risque de redevenir à la mode, même dans les chaumières. Il suffit d'un morceau de tissu intissé et stérilisé.

Le petit artisanat, donc, va revenir à la mode. Avec le potager ?

MARCHE FUNÈBRE

D'abord, avec Cathay Pacific, dont il faut dire l'état : la faillite. Quand on dit à ses employés de prendre 3 semaines sans solde, ça sent le sapin (tant mieux, ils pourront le brûler pour cramer les 4 milliards de chinois morts dans l'épidémie !).

Partout, dans le monde, [le fret aérien recule](#), parfois nettement, et avant le coronavirus. Seul le transport de boeufs, dans les bétailières volantes se porte bien... Boeufs ou moutons ? (de Panurge ???). Enfin, tant qu'il n'y avait pas de coronavirus...

Il va s'en dire que tout le reste en est réduit à la même enseigne, avec, comme emblème, la seule usine de masques chirurgicaux de France, qui tourne à fond la caisse, et à plein régime. Passé de 30 employés, à 90, en remettant en marche et en service, les machines qui ne tournaient plus...

Où est le temps où on maintenait en France, deux usines de chaque produits ?

Qui c'est qui vous disait que l'abruti qui fait du stock, un jour ou l'autre, il se retrouve avec des cojones en or ??? Et qu'il sera peut être avec un groupe rhésus, riche comme Crésus, à compter son pognon. Et puis, on peut vendre aux chinois et demander à être payé en or.

Comme je l'ai dit déjà, pour moi, cette crise, n'est ni en V, U ou W mais une suite de L.

Je serais curieux de savoir où en est le baston au chili, maintenant que le cuivre est dans le trou, et où va l'Australie.

[Pour le gaz](#) l'effondrement de la demande chinoise crée un "Gazmageddon", du marché du gaz. Déjà qu'on ne sait plus quoi en foutre, pas parce qu'on en a trop, mais parce qu'on n'a pas les infrastructures...

[Pour Peabody](#), le producteur de charbon, cela risque d'être la déroute, sa seule rentabilité se trouvait dans le charbon sidérurgique extrait en Australie. A destination de qui ? Devinez ??? Non, c'est pas les papous.

Pour le pétrole, c'est le même schéma, l'effondrement de la demande. Avec effondrement des prix, ce qui rappelle ce que dit gail Tverberg. le problème c'est que le pétrole est trop cher pour les utilisateurs et trop peu cher pour les producteurs.

Pour clôturer le tout, un petit texte de wsws.org. Le parti démocrate veut tuer la candidature de Sanders.

On est donc bien dans la crise de tout. Politique, économique, de ressources...

\$ SECTION ÉCONOMIE \$



Selon une agence gouvernementale, l'économie mondiale est proche de l'effondrement

Publié le 10 février 2020 à 21:00:11 / 5 commentaires / 1 745 vues

En cause, une industrie pétrolière fragile cachée derrière un mirage financier. Selon une agence gouvernementale, l'économie mondiale est proche de... Lire la suite



Croyez moi ou pas mais le système financier ne tiendra pas longtemps !

Publié le 11 février 2020 à 10:00:43 / 3 commentaires / 1 033 vues

Cela fait deux décennies que j'écris sur l'or et l'importance d'en détenir, sous forme physique, en dehors du système bancaire. Depuis, l'or... Lire la suite



La Chine va-t-elle provoquer l'effondrement du dollar ?

Publié le 11 février 2020 à 08:00:57 / 4 commentaires / 1 231 vues

La Chine sait ce qui se profile. Elle est susceptible de déclencher un événement financier qui conduira à l'effondrement du dollar et à une réévaluation de... Lire la suite



La Banque mondiale avertit contre le risque d'une nouvelle crise de la dette...

Publié le 10 février 2020 à 21:52:50 / 3 commentaires / 1 064 vues

La Banque mondiale met en garde contre une nouvelle crise de la dette mondiale... La Banque mondiale avertit contre le risque d'une nouvelle crise de la dette... Lire la suite



Olivier Delamarche: Pétrole de schiste: "Le fait qu'il faut sans cesse forer des trous partout, les Etats-Unis vont finir par importer de l'eau !"

Publié le 10 février 2020 à 21:24:03 / 10 commentaires / 1 214 vues

Diminuer la consommation de pétrole devient un enjeu central pour l'avenir de la planète, pourtant l'or noir est toujours au cœur de nombreuses décisions...



Coronavirus, ça va mieux, mais... Foxconn ne reprendra pas ses opérations lundi

Publié le 10 février 2020 à 19:00:09 / 5 commentaires / 883 vues

Foxconn c'est le principal fabricant d'i-phone et autres i-bidules fabriqués en Chine à bas coûts et revendus à prix d'or chez nous. En clair, Foxconn est le... Lire la suite



Etats-Unis: 1 200 milliards de dollars de crédits pour des... voitures !

Publié le 10 février 2020 à 16:00:21 / 5 commentaires / 600 vues

Economie de la dette et « reprise » économique – conséquence d'une envolée de la dette. Quoi qu'en dise Trump, sa politique n'a pas franchement d'impact...

Lire la suite



ALERTE: L'effondrement de l'indice Baltic Dry se poursuit !! -83,68% en 5 mois et demi !!! ENORME crise mondiale en perspective ?

Publié le 11 février 2020 à 12:30:57 / 1 commentaire / 432 vues

L'indice Baltic Dry Index (BDI) est un indicateur économique publié quotidiennement par la société britannique Baltic Exchange basée à Londres.

C'est l'un des... Lire la suite

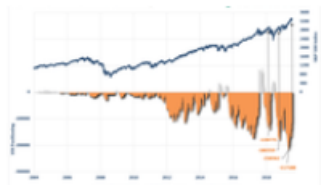


Plus de 2 000 milliardaires détiennent plus d'argent que 60% de la population mondiale !

Publié le 11 février 2020 à 13:00:21 / 0 commentaire / 160 vues

Un nouveau rapport sur les inégalités choque. Un peu plus de 2 000 milliardaires détiennent plus d'argent que 60% de la population mondiale. La concentration des... Lire la suite

"Quand tout le monde est d'accord ..." – Le risque de correction reste élevé malgré un positionnement extrême



"Le public achète le plus en haut et le moins en bas ..."

11 FÉVR.2020 08:22 2811 6

Un inventaire automobile massif commence à être stocké alors que le coronavirus détruit un marché automobile chinois déjà anémique



La Chine a averti des "entreprises zombies" au début de 2020. Maintenant, avec l'épidémie de coronavirus, elles ont affaire à un pays "zombie" ...

10 FÉVR.2020 23:05 24139 89

Selon une agence gouvernementale, l'économie mondiale est proche de l'effondrement

Repéré par Thomas Burgel sur [Vice](#) 10/02/2020

En cause, une industrie pétrolière fragile cachée derrière un mirage financier.



Le [centre de recherche géologique de Finlande](#) (GTK) est formel. L'économie mondiale pourrait s'effondrer, beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine et si des mesures drastiques ne sont pas prises. Cet institut dépend du ministère des Affaires économiques et de l'Emploi finlandais et coordonne le projet européen [ProMine](#), qui a créé un système d'étude et de modélisation des matières premières.

L'alarme a été sonnée dans [un rapport](#) écrit par Simon Michaux et signé par le directeur scientifique du GTK, Saku Vuori. Selon le document, [la crise de 2008](#) avait été en partie causée par un plateau de production de pétrole atteint, au niveau mondial, en 2005.

Les prix de la matière première avaient alors augmenté, élevant d'autant plus le niveau de la dette globale et la rendant insoutenable.

Simon Michaux souligne que ces déséquilibres existent encore, mais sont pour l'instant soutenus par le *quantitative easing*, [l'assouplissement quantitatif](#), une création monétaire artificielle par les banques centrales, qui rachètent massivement de la dette aux acteurs financiers pour éviter un effondrement total.

Il est aussi expliqué que la stagnation de la production de pétrole brut, dans les pays de l'[Organisation des pays exportateurs de pétrole](#) notamment, a été en partie compensée par l'émergence d'un nouveau producteur majeur: les États-Unis qui, [grâce à l'huile de schiste](#) et à la fracturation hydraulique, représentent désormais [plus de 70% des nouvelles sources d'approvisionnement](#).

«Orgie de dettes»

Problème: cette huile de schiste est, selon le rapport, la matière première d'une immense bulle spéculative. Elle souffre de coûts de production trop élevés et en constante augmentation, qui risquent de pousser l'industrie pétrolière américaine, très endettée, vers le précipice. Les investissements se tarissent et, là encore, un pic pourrait vite être atteint –si ce n'est pas déjà le cas.

L'économie mondiale ne peut survivre à un coût de 100 dollars le baril, tandis d'un coût inférieur à 54 dollars signifie une création de dette pour continuer à produire. Entre le marteau et l'enclume, tout le système risque de s'effondrer lorsque les déséquilibres atteindront le point de rupture –celui-ci pourrait être l'explosion de la bulle américaine, en l'absence d'une alternative économiquement plus viable.

Au-delà d'une transition vers une énergie non fossile, c'est l'intégralité du système économique et industriel mondial, bâti autour d'une «orgie de dettes», qu'il faut repenser intégralement. «*Ce sera peut-être le plus grand challenge industriel que l'humanité ait eu à surmonter*», est-il ainsi expliqué. «*L'alternative sera le conflit.*»

Croyez-moi ou pas mais le système financier ne tiendra pas longtemps !

Source: or.fr Le 11 Fév 2020

Cela fait deux décennies que j'écris sur l'or et l'importance d'en détenir, sous forme physique, en dehors du système bancaire. Depuis, l'or a été multiplié par 5-7 dans les principales devises, et beaucoup plus dans d'autres devises. Pourtant, le système financier mondial est toujours debout. Mais cela va bientôt changer. Nos indicateurs techniques pour les actions et l'or indiquent qu'un retournement majeur des marchés est imminent.

Comme je disais [dans un récent article](#), le ratio Dow/Or laisse présager des problèmes à venir. La correction à la hausse du ratio depuis 2011 s'est probablement terminée en 2018. Dans le graphique ci-dessous, nous pouvons voir que le MACD trimestriel vient de baisser. Il s'agit d'un indicateur de tendance à long terme très important qui annonce des difficultés pour le monde entier.



Se préparer à la baisse imminente des actions et à la hausse de l'or

Le ratio Dow/Or baissera avec force lorsque le marché boursier chutera. Notre propre théorie du cycle, appelée MAMCYCLE, prévoyait déjà en 2018 que le Dow atteindrait son sommet en janvier 2020, très probablement au cours de la deuxième semaine. Le sommet du 17 janvier colle parfaitement avec cette prévision. Selon le MAMCYCLE, la clôture mensuelle de janvier ne devrait pas être dépassée lors d'une clôture mensuelle ultérieure. Au lieu de cela, le marché baissier séculaire des actions va débiter.

La baisse du Dow déclenchera également la chute rapide du ratio Dow/Or et donc une très forte hausse de l'or.

Les investisseurs doivent se préparer à la chute imminente des actions et à la hausse brutale du prix de l'or.

Pour information, le système MAMCYCLE prévoyait le sommet de l'or en septembre 2011, ce que j'avais indiqué dans un article publié bien avant le sommet, au printemps 2011.

Les années 2020 seront une décennie dramatique. Le système financier ne survivra pas sous sa forme actuelle, ni aucune monnaie. C'est pourquoi nous verrons l'économie **gonfler et mourir** sous l'effet d'une hyperinflation dépressionniste.

L'or reflétera le cataclysme à venir et atteindra probablement les 50 000 \$ de Jim Sinclair, voire beaucoup plus, en monnaie hyperinflationniste.

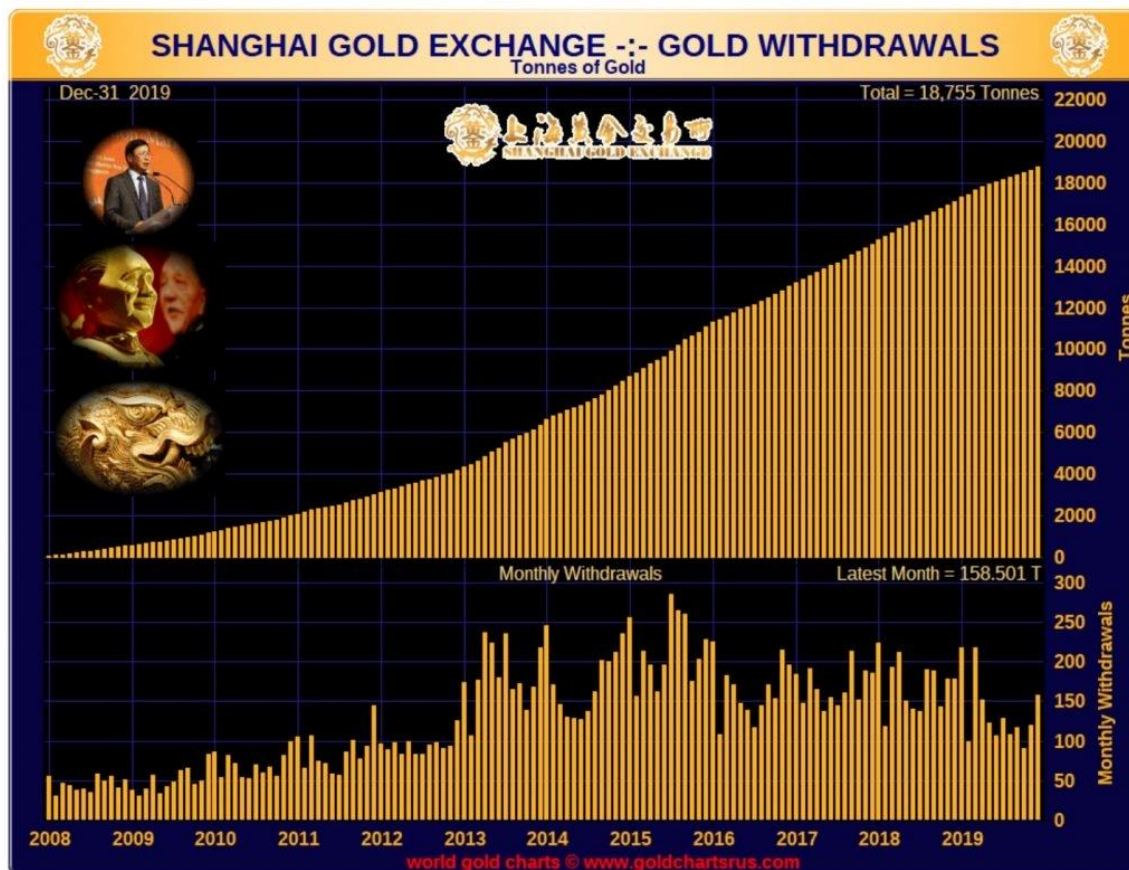
J'invite donc les investisseurs à détenir de l'or physique car :

L'or est une monnaie, l'or est une assurance et l'or est la survie financière.

La Chine va-t-elle provoquer l'effondrement du dollar ?

Source: or.fr Le 11 Fév 2020

La Chine sait ce qui se profile. Elle est susceptible de déclencher un événement financier qui conduira à l'effondrement du dollar et à une réévaluation de l'or. Comme le montre le graphique ci-dessous, la Chine a acheté 19 000 tonnes d'or depuis 2006. Le niveau réel des réserves d'or de la Chine n'est pas public, mais nous estimons qu'il pourrait atteindre 20 000 tonnes. À un moment donné, la Chine dévoilera son jeu et les États-Unis seront obligés de prouver s'ils possèdent ne serait-ce que la moitié des 8 000 tonnes qu'ils déclarent officiellement.



Rosenberg : " Je sens quelque chose de louche pour 2020."

par Tyler Durden Mon, 02/10/2020 - ZeroHedge.com

Rédigé par David Rosenberg via le Financial Post



Image ajoutée par Jean-Pierre

Il n'y a probablement jamais eu autant de caractéristiques d'un haut [des marchés] que celles que nous connaissons aujourd'hui...

Il est clair qu'il aurait été très difficile, il y a un an, de vendre toutes les classes d'actifs à risque, des actions aux obligations d'entreprises, en passant par les matières premières, pour qu'elles finissent par se redresser autant qu'en 2019.

Le message pour 2020 est donc peut-être de faire tomber tout l'optimisme, puisque la disparition du pessimisme d'il y a un an a très bien payé. La forte baisse des rendements du Trésor l'année dernière ne correspond pas exactement à la vision du risque qui s'est imposée dans les prévisions du consensus.

La politique de la Fed, la trajectoire de la croissance du PIB et les fondamentaux de l'économie mondiale en général sont autant d'éléments qui incitent à la prudence. Les obligations et les actions ne peuvent pas avoir raison en ce moment.

Nous devons choisir la classe d'actifs qui convient le mieux, et l'histoire est du côté du marché du Trésor. C'est donc bien ainsi que nous sommes orientés pour 2020. Positionnement défensif - encore une fois. En outre, du point de vue du rendement total, une hausse de près de 20 % de l'obligation à long terme non seulement ne vous a pas fait de mal, mais a même surpassé de manière significative le S&P 500 sur une base ajustée au risque et en n'ayant pas à assumer de risque inhérent aux actions (capital).

À l'heure actuelle, il est essentiel de se rapprocher le plus possible de la vérité sur la tolérance au risque des clients. Il n'y a probablement jamais eu autant de caractéristiques d'un sommet que ce que nous connaissons aujourd'hui. À un moment donné, aussi impopulaire que puisse être le contrarianisme, nous devons tous réfléchir profondément à la règle n° 4 de Bob Farrell :

"Les marchés en hausse ou en baisse exponentiellement rapide vont généralement plus loin que vous ne le pensez, mais ils ne corrigent pas en allant de travers."

Personne ne sait vraiment à quelle hauteur se trouve le sommet, mais ce qui se passe après le sommet ne correspond pas à la tolérance au risque de nombreuses personnes. Dans l'intervalle, nous nous attendons à une nouvelle année de rendements à deux chiffres sur les obligations à long terme de la plus haute qualité, et le risque de taux d'intérêt qui y est associé est tout à fait gérable de mon point de vue d'économiste de marché.

Bien que je ne puisse pas choisir la date, je peux vous dire que ce cycle de la dette turbocompressée se terminera misérablement, un peu comme en 2008 et 2001. N'essayez pas de chronométrer l'inévitable commerce de retour à la moyenne. Tenez simplement compte de cette première règle de Bob Farrell qui consiste à investir sur la base d'une "réversion moyenne" et sachez qu'elle existe. En presque 11 ans, le S&P 500 a presque quintuplé pour atteindre des multiples (sur les bénéfices, les ventes et la valeur comptable - faites votre choix) que nous n'avons vus que deux fois dans l'histoire récente.

Les écarts de rendement des obligations d'entreprises par rapport aux obligations du Trésor sont réduits à des niveaux qui sont loin de compenser les risques de défaillance imminents, et il n'y a vraiment aucune raison d'attendre que le troupeau se dirige vers les sorties. Ce moment viendra plus tôt que tard car dame nature ne tolérera pas que l'effet de levier et l'expansion multiple supplantent indéfiniment les bénéfices des entreprises et la croissance de la productivité.

Nous ne nous souvenons que trop bien de l'euphorie qui a suivi les réductions des taux de la Fed au début de 2001 et à la fin de 2007, ainsi que les changements de direction de la courbe, qui sont ensuite devenus un malaise lorsque la récession que personne ne voyait venir s'est installée dans les mois qui ont suivi. Les décalages entre la politique monétaire et l'économie réelle sont à la fois longs et variables. Nous ressentons toujours les effets du resserrement de la politique de la Fed de 2015 à 2018, comme nous en ressentions les effets de 2004 à 2006 lorsque la récession de 2008 s'est déclenchée.

N'oubliez pas qu'il est indéniable que pendant les mois d'été, le modèle de probabilité de récession "normalisé" de la Fed de New York a dépassé le seuil de 80 % et qu'il ne peut être repris, même s'il a reculé en réponse aux récentes injections de liquidités de la Fed. La Fed a eu recours à la fois à des réductions de taux réelles et à un QE4 agressif qui, au cours des deux derniers mois, a plus que entièrement financé le déficit budgétaire américain. Mais, avec un décalage typique d'une année, une récession s'est produite après que la barre des 80 % ait été franchie dans le modèle "normalisé" de la Fed de New York à chaque fois au cours des cinq dernières décennies.

Et, bien sûr, il y a toujours des incertitudes sur la situation du commerce mondial (sans parler des perspectives budgétaires des États-Unis) en ce qui concerne les élections de novembre 2020. Je ne vois pas pourquoi un cycle d'investissement devrait se mettre en place en 2020, étant donné le large fossé qui s'est creusé entre les démocrates et les républicains en matière de politique fiscale, au point que même un centriste comme Joe Biden fait maintenant campagne pour annuler les réductions d'impôts de 2018. Quelle entreprise va se lancer dans un grand projet de dépenses pluriannuel sans savoir à quoi va ressembler le taux de rendement après impôt du capital investi ?

Ces derniers temps, le marché des actions ne semble plus faire de compromis sur les fondamentaux économiques. Jamais auparavant la relation avec la croissance économique n'avait été aussi lâche. Alors que la

récession du PIB ne s'est jamais matérialisée, le secteur économique médian a cessé de croître en milieu d'année et la partie de l'économie qui n'est pas le consommateur n'a affiché aucune croissance au cours des trois derniers trimestres. Il s'agit peut-être d'un peu de fouille de données, mais c'est pour montrer à quel point l'économie est devenue étroitement concentrée.

De plus, les bénéfices des entreprises devraient connaître une récession pendant quatre trimestres et les investisseurs ont à peine cligné des yeux. Ils ont plutôt haussé les épaules. Au début de 2019, le consensus prévoyait une reprise des bénéfices en forme de V d'ici la fin de l'année, mais au lieu d'une croissance à deux chiffres comme le prévoyait le consensus, le quatrième trimestre de 2019 est maintenant considéré comme une période de -0,3 % sur une base annuelle.

Si les bénéfices des entreprises avaient augmenté quatre trimestres de suite et que le marché boursier avait chuté de 30 %, un tel décalage rendrait irrésistible la tentation de la hausse. Veuillez patienter. Mais ce qui s'est passé en 2019 est exactement le contraire. Ce n'était pas dans les prévisions du consensus au début de l'année, et la bourse a grimpé de plus de 30 %.

Le marché s'est donc complètement redressé grâce à une expansion multiple, au point que les ratios cours/bénéfices, cours/flux de trésorerie et cours/valeur comptable sont tous proches d'un écart type au-dessus de leurs normes historiques. Le ratio prix/ventes du S&P 500 est en fait revenu au niveau où il se trouvait au plus fort de la bulle Internet en 2000.

Le ratio de la dette des entreprises au PIB est à son plus haut niveau historique. En plus des mesures de relance budgétaire sans précédent à ce stade avancé du cycle économique et des déficits qui les accompagnent, nous avons également des ratios d'endettement des entreprises à des niveaux records. Un volume énorme de dettes d'entreprises a été émis exclusivement dans le but d'acheter et de retirer des actions. Cela inclut à la fois des rachats et des acquisitions d'autres entreprises. Et comme dans un cycle de maturité classique, nous voyons certaines fissures apparaître dans les parties les plus junkies du marché du crédit américain. C'est un domaine sur lequel il faut se concentrer, car les crédits à effet de levier se trouvent dans une situation étrangement similaire à celle du marché des prêts hypothécaires à risque en 2007.

En tout état de cause, nous sommes à des années-lumière d'un équilibre stable. L'effet de levier, l'ingénierie financière et la restructuration de la structure du capital qui ont suivi la récente vague de fusions et acquisitions sont devenus les caractéristiques de ce marché haussier des actifs à risque - à savoir les actions et le crédit aux entreprises. Le proverbial canari dans la mine de charbon réside généralement quelque part sur le marché du crédit (pensez aux LBO en 1989 et aux prêts hypothécaires à risque en 2007).

En fin de compte, il s'agit d'un marché boursier qui est dirigé par les flux plutôt que par les fondamentaux économiques. La vague continue de rachats d'actions a fait chuter le S&P 500 à son plus bas niveau depuis deux décennies, si bien que, dans une certaine mesure, le marché des actions se comporte désormais davantage comme une marchandise. Cela a été réalisé principalement par l'émission de titres de créance d'entreprises mal notées. En outre, la génération du baby-boom a fait de son mieux dans un effort de dix ans pour se constituer une épargne-retraite, principalement par l'achat de fonds indiciels dans leurs plans de retraite.

C'est l'année chinoise du Rat. L'année dernière, c'était l'année du cochon, et tout un sachet de rouge à lèvres pour cosmétiques a été appliqué, principalement par les banquiers centraux. Il y a tout simplement trop d'air sous les évaluations des actions et il n'y a pas de place pour que les écarts de crédit se resserrent davantage. Les problèmes économiques et financiers du monde ont été couverts par une dette encore plus importante et nous avons maintenant atteint des ratios d'endettement qui semblent être très instables et insoutenables.

En 2020, il y a anguille sous roche. Les banques centrales vont sans doute ouvrir encore plus grand les robinets de liquidités, mais l'impact aux niveaux de valorisation actuels des différentes catégories d'actifs à risque sera beaucoup plus faible qu'il y a un an. Et il y a toujours la perspective que les autorités monétaires restent sur la touche et attendent une réduction budgétaire des impôts ou une réponse des dépenses publiques, ce qui est en soi futile étant donné que la politique fiscale dans la plupart des pays est tout aussi épuisée que la politique monétaire.

Il n'y a pas de solutions faciles et il est douteux que nous ayons une autre année où les banques centrales puissent transformer la période la plus faible de la croissance économique mondiale en une décennie et sortir un autre lapin du chapeau en termes de rendements excédentaires massifs pour les investisseurs en actions et en obligations de sociétés.

* * *

David Rosenberg est le fondateur de la société de recherche indépendante Rosenberg Research and Associates Inc.

Les conséquences sur le PIB

Par John Mauldin 7 février 2020



Menace virale

Pas assez bon

Des mesures de stimulation écrasantes

Mais qu'en est-il des déficits publics ?

Et puis il y a la Fed...

Les économistes et les investisseurs sont, à juste titre, obsédés par la croissance. Nous en voulons toujours plus. Nous craignons qu'elle ne vienne pas ou, pire, qu'elle se transforme en contraction. Les économistes de tous bords, de Paul Krugman à Lacy Hunt, reconnaissent que la croissance économique guérit toutes sortes de maux.

Pourtant, qu'est-ce que la croissance exactement ? Nous pensons le savoir, mais en réalité, c'est une question épineuse. Nous la mesurons généralement à l'aune du produit intérieur brut. Mais c'est une statistique qui, comme les chiffres de l'inflation que j'ai remis en question le mois dernier, est à la fois hypothétique et

subjective. Comme pour l'inflation, il y a beaucoup de désaccords et de discussions entre les spécialistes de ce domaine. Nous ne pouvons pas être sûrs que les chiffres du PIB signifient ce qu'ils disent. Nous les examinons parce que nous avons besoin d'une sorte de point de référence et que nous n'en avons pas de meilleur. Comme Dwight Eisenhower l'a dit, il a appris dans l'armée : "Les plans sont sans valeur, mais la planification est tout".

Aujourd'hui, je veux examiner certains aspects du PIB que nous prenons rarement en considération, en réfléchissant à la manière dont ils affectent notre analyse et nos choix. Mais d'abord, parlons de la situation actuelle du PIB et de ce qu'il pourrait devenir dans un avenir proche.

Menace virale

Selon l'estimation initiale du ministère du commerce (qui sera révisée), le PIB réel américain a augmenté de 2,1 % en rythme annualisé au cours du dernier trimestre. Pour l'année civile 2019, le PIB réel a augmenté de 2,3 %, en baisse par rapport aux 2,9 % affichés en 2018.

Ainsi, sans même entrer dans les détails, nous voyons la croissance décélérer mais rester positive. Vous pouvez considérer cela comme une tasse à moitié vide ou à moitié pleine. Dans les deux cas, cela correspond à la lente mais persistante reprise après la dernière récession. Je pense que le scénario de base doit être plus proche de la réalité, sauf surprise. Mais les surprises, ça arrive.

À titre d'exemple, il y a Boeing. Le plus grand exportateur américain a arrêté la production du 737 MAX et semble trouver de plus en plus de problèmes à résoudre. Les dégâts s'étendent déjà à toute sa chaîne d'approvisionnement. J'ai vu des estimations selon lesquelles Boeing pourrait, à lui seul, réduire de 20 à 30 points de base la croissance du PIB cette année. Le secrétaire au Trésor Steven Mnuchin a déclaré cette semaine que cela pourrait être 50 points de base.

De nombreuses prévisions de PIB supposent que le dernier accord entre les États-Unis et la Chine élimine les risques liés au commerce. Cependant, le texte de cet accord stipule que si une catastrophe se produit, chaque partie peut demander à renégocier.

Le coronavirus chinois atteint-il ce niveau ? Ici, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne nouvelle est que les scientifiques disposeront probablement d'un vaccin efficace d'ici quelques mois. J'ai parlé cette semaine à Joseph Kim, PDG d'Inovio, qui mène des recherches sur des maladies infectieuses comme Ebola, MERS et Zika. Il m'a dit que les Chinois ne réagissent pas du tout de manière excessive. C'est une maladie grave et beaucoup trop facilement transmissible. Mais quelques heures après avoir reçu l'ADN du coronavirus le 10 janvier, Inovio disposait déjà d'un vaccin cible potentiel qui fait actuellement l'objet d'essais sur les animaux. Si le processus américain est plus lent, je pense que la Chine accélérera l'approbation si les tests s'avèrent positifs.

Cela étant dit, les restrictions de voyage et les fermetures d'entreprises en Chine auront toujours un impact économique sérieux et mondial. La maladie continuera probablement à se propager jusqu'à ce qu'un vaccin soit prêt, car certains rapports suggèrent que même des patients asymptomatiques peuvent infecter d'autres personnes. Cela signifierait que même ceux qui ne présentent aucun symptôme peuvent encore propager le virus. Ce n'est pas le virus le plus mortel que nous ayons rencontré, mais il se propage.

Nous devons nous rappeler qu'il y a une raison pour laquelle nous sommes encouragés à nous faire vacciner contre la grippe chaque année. Cinq à 20 % de la population américaine contracte une forme de grippe chaque

année, avec environ 31 millions de consultations externes chaque année. En 2017-18, elle en a tué 80 000. Toute grippe peut être grave. Une grippe qui se propage plus rapidement et est plus mortelle qu'une grippe normale ? Ce n'est pas pour rien que les autorités s'inquiètent.

De même, le virus économique est déjà en marche. Les nombreux fabricants du monde entier qui dépendent des composants chinois pourraient voir leurs pipelines se tarir d'ici quelques semaines. Que se passera-t-il alors ? Pertes de ventes, licenciements, et la situation s'aggrave à partir de là.

Pas assez bon

Nous savons intuitivement que des événements comme ceux-ci dépriment la croissance, du moins à court terme. Le PIB est une tentative de quantifier cette intuition. Mais regardons maintenant comment le concept de PIB est né et essayons de comprendre ce qu'il mesure réellement.

La conclusion d'emblée : Le PIB (et ses cousins statistiques du gouvernement, l'IPC/PCE) sont des tentatives de mesurer des données très importantes. L'idée est que nous pouvons le mesurer suffisamment près pour avoir des chiffres à deux places à droite de la décimale. Quand avez-vous vu pour la dernière fois un chiffre de PIB ou d'IPC publié avec la marge d'erreur notée en même temps ? Je suis convaincu, sans avoir à revenir en arrière et à vérifier, que la marge d'erreur est presque toujours plus importante que les chiffres à droite de la décimale. Pourtant, nous utilisons ces chiffres pour toutes sortes de programmes gouvernementaux, mais peut-être surtout pour guider la politique monétaire.

En 2014, j'ai écrit une longue lettre dans laquelle je passais en revue l'excellent livre de Diane Coyle, intitulé GDP : A Brief But Affectionate History, de Diane Coyle. C'est toujours le meilleur livre sur le PIB que j'ai jamais lu. Elle creuse l'histoire qui a fait que les économistes ont voulu une telle mesure et les batailles bureaucratiques sur la façon de la construire. Extrait du livre :

Il n'existe pas d'entité telle que le PIB dans le monde réel, attendant d'être mesurée par les économistes. C'est une idée abstraite... Je me demande également si le PIB seul est encore une mesure suffisante de la performance économique - et je conclus que non. C'est une mesure conçue pour l'économie du XXe siècle de la production physique de masse, et non pour l'économie moderne de l'innovation rapide et des services immatériels, de plus en plus numériques. La qualité de l'économie sera toujours un élément important de la politique quotidienne, et nous aurons besoin d'une meilleure mesure de "l'économie" que le PIB actuel.

On peut dire que le PIB tel qu'il a été construit à l'origine avait des défauts, mais qu'il était toujours, comme le dit Coyle, "une mesure suffisamment bonne de la performance économique". Du moins dans mon esprit, il est clair que cela ne suffit plus. Comme le problème de qualité de l'inflation (qui conduit à des ajustements hédoniques absurdes), le PIB ne tient pas compte de la production de biens immatériels, ni des services qui constituent une grande partie de l'économie actuelle. Il a été conçu pour l'économie agricole et industrielle que ses concepteurs de l'époque de la dépression connaissaient.

Le résultat est une mesure qui ne reflète pas beaucoup de la "production" que nous pensons qu'elle fait. D'après mon évaluation :

Le PIB est une entreprise gigantesque, pleine de règles, avec presque autant d'exceptions aux règles, de changements, de corrections et de réserves, de sorte que, comme l'a fait remarquer un critique d'Amazon, le PIB est en réalité si complexe qu'il n'y a qu'une poignée de personnes dans le monde qui le comprennent

parfaitement, et cela n'inclut pas les commentateurs et les politiciens qui pontifient à son sujet presque quotidiennement. La publication trimestrielle des statistiques du PIB s'apparente davantage à un service religieux qu'à une étude scientifique. La crainte et l'essoufflement avec lesquels ce chiffre est discuté sont quelque peu amusants pour ceux qui comprennent le processus de fabrication des saucisses qui entrent dans la production de ce chiffre. Que le PIB soit positif ou négatif, il change souvent moins au cours d'un trimestre donné que la marge d'erreur du chiffre lui-même, et il peut être et est généralement révisé de manière significative - souvent de nombreuses années plus tard, lorsque presque personne n'y prête attention. À quand remonte la dernière fois que les grands médias ont fait état d'une révision datant de cinq ans ?

Si vous payez quelqu'un pour tondre votre pelouse et que vous déclarez les salaires versés, cela augmente le PIB. Si vous payez cette personne sous la table, ce n'est pas le cas. Si vous payez votre femme de ménage pour nettoyer votre maison, cela augmente le PIB. Sauf si vous l'épousez, alors ce n'est pas le cas. Sauf si, bien sûr, elle a accès à la carte de crédit, auquel cas les dépenses augmentent probablement le PIB de manière spectaculaire. En Angleterre, les relations sexuelles avec votre femme ne font pas augmenter le PIB, mais les relations sexuelles avec une prostituée le font, même si elles ne sont pas déclarées. Allez savoir. Il y a tellement de blagues et de phrases d'une seule ligne que je pourrais ajouter à cette litanie, mais je vais résister. D'accord, juste une. Pouvez-vous imaginer la réception si vous rentriez chez vous avec un cheveu blond sur votre costume sombre et que votre excuse était : "Chérie, je faisais juste ma part pour l'économie nationale. Nous devons tous faire des sacrifices."

Le ménage, le nettoyage, la cuisine et d'autres tâches de ce type ne sont pas comptabilisés dans le PIB, bien que sans eux, le PIB en souffrirait considérablement. Peut-être est-ce parce que lorsque les premières discussions sur ce qui constituait le PIB étaient en cours, le "travail des femmes" était nettement sous-évalué.

Tout cela est toujours vrai, mais nous avons connu un nouveau développement au cours des six années qui se sont écoulées depuis que j'ai écrit ce qui précède.

Des mesures de stimulation écrasantes

L'un des grands problèmes du PIB est la façon dont il traite les dépenses publiques. Ce point a été controversé lorsque Simon Kuznets et d'autres l'ont conçu dans les années 1930. Kuznets (qui allait plus tard recevoir le prix Nobel pour son travail fondateur sur le PIB) voulait lui-même exclure les dépenses de défense. D'autres économistes influents voulaient exclure complètement les dépenses publiques, en se basant sur le fait que les dépenses publiques provenaient d'impôts qui devraient déjà être inclus dans le PIB, de sorte qu'ajouter les dépenses publiques dans le PIB est un double comptage.

On suppose que lorsque Franklin Roosevelt a vu la différence, comme tout politicien, il a choisi le chiffre le plus élevé qui a permis à son administration de mieux paraître. Il voulait éviter un scénario dans lequel l'économie aurait l'air de se contracter alors même qu'ils augmentaient les dépenses publiques. C'est pourquoi nous classons maintenant les dépenses publiques dans la catégorie "production". (Notez que ce n'est pas une critique personnelle de Roosevelt. Je pense que n'importe quel président républicain aurait pris la même décision).

Nous utilisons toujours fondamentalement la même méthodologie dans un monde radicalement différent. Le secteur manufacturier représente aujourd'hui moins de 12 % du PIB. Les dépenses publiques (locales, étatiques et nationales) représentent environ 40 % du PIB tel que nous le mesurons aujourd'hui, mais elles consomment près des 2/3 de la production privée.

Mais nous utilisons toujours la même méthodologie de base pour mesurer le PIB. Kuznets lui-même a déclaré que "le bien-être d'une nation peut difficilement être déduit d'une mesure du revenu national tel que défini par le PIB... Les objectifs de croissance devraient préciser de quoi et pour quoi". Il est essentiel de noter que, comme l'a dit Jeremy Rifkin :

Le problème avec l'indice [du PIB] est qu'il compte aussi bien les activités économiques négatives que positives. Si un pays investit de grosses sommes d'argent dans l'armement, construit des prisons, renforce la sécurité de la police et doit nettoyer des environnements pollués, etc.

Si une entreprise pollue l'environnement puis vend un produit, cela est considéré comme une contribution positive au PIB. Il en va de même pour le nettoyage. Je dis juste...
Mais qu'en est-il des déficits publics ?

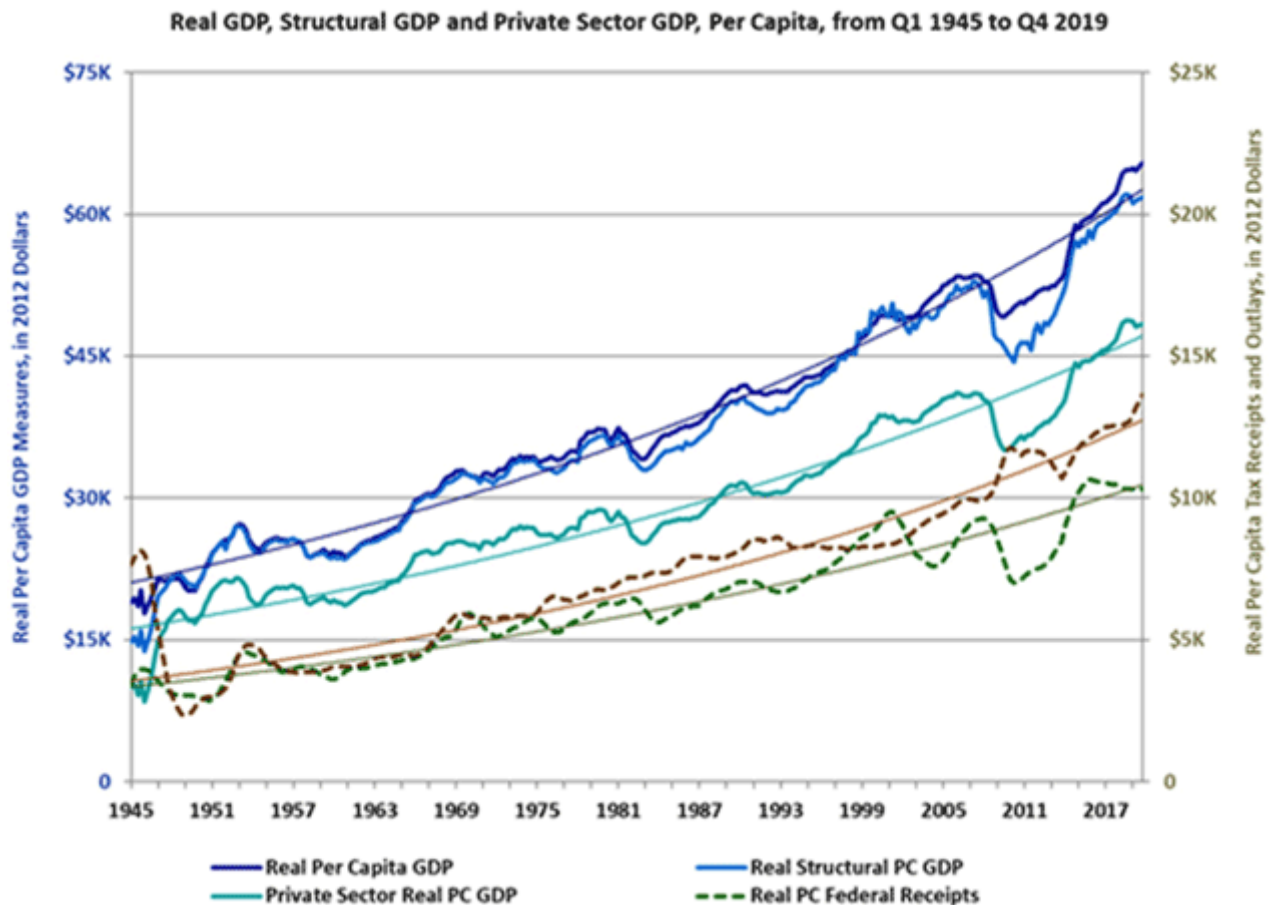
Un problème différent apparaît lorsque le gouvernement est en déficit. En théorie, cet argent provient des recettes fiscales futures, en supposant que les obligations que le gouvernement vend pour couvrir cette dette seront remboursées.

Les déficits ne sont plus des "si" ou des "quand", bien sûr. Ils sont devenus une réalité et la seule question est de savoir s'ils sont énormes ou gargantuesques. Cela crée de multiples problèmes, parmi lesquels la distorsion du PIB. Elle surpondère les dépenses publiques et sous-pondère la production privée.

C'est un problème car le PIB est la clé de la théorie macroéconomique keynésienne sur laquelle s'appuient la plupart des gouvernements. Si le PIB est à la traîne, la solution consiste à augmenter les dépenses publiques, qui constituent un apport direct au PIB. Presto, la croissance apparaît.

L'idée de départ, du moins selon Keynes, était que le gouvernement devait faire des déficits en période de récession, créant ainsi une demande qui permettrait au PIB de renouer avec la croissance. À l'époque - et c'est la partie que nous ignorons aujourd'hui - les gouvernements devaient dégager des excédents en période d'expansion afin d'être prêts pour le prochain ralentissement. Keynes n'avait pas envisagé les déficits permanents que nous connaissons aujourd'hui.

J'ai récemment eu un échange de courriels fascinant avec Rob Arnott sur les implications de tout cela. Il a produit ce tableau pour moi. Ce que Rob appelle le "PCGDP structurel" est le PIB moins les dépenses du déficit public (ou plus l'excédent). Le "PIB du secteur privé" est simplement le PIB moins les dépenses des gouvernements fédéral, des États et des collectivités locales.



Rob a également réalisé une série de diagrammes de dispersion, que je ne reproduirai pas, qui montrent que l'excédent ou le déficit public semble sans rapport avec la croissance du PIB. Mais si l'on ne considère que le PIB du secteur privé, les dépenses s'envolent lorsqu'il s'effondre. Il en tire une conclusion intéressante.

L'impact ultérieur des dépenses déficitaires et de l'augmentation des dépenses publiques est ce que Keynes avait prédit, mais ironiquement pas du tout ce que les néo-keynésiens auraient prédit. La croissance ultérieure du PIB du secteur privé sur un ou deux ans est légèrement meilleure lorsque le gouvernement est en déficit, comme Keynes l'aurait prédit, mais l'augmentation des dépenses cause des dommages matériels au PIB du secteur privé.

Ainsi, lorsque le déficit est dû à la chute des recettes fiscales, le rebond ultérieur est bon, mais lorsque c'est parce que les dépenses s'envolent, la croissance ultérieure du secteur privé est mauvaise. Ce dernier impact n'est pas remarqué parce que la profession économique se contente de voir la croissance du PIB due à la croissance en "G" [G est l'abréviation des dépenses publiques dans l'équation] tout autant qu'à toute autre source. Peu importe que nous ne puissions pas *dépenser* (ou investir) la partie G du PIB.

Pourquoi ne pouvons-nous pas le dépenser ? Parce que les dépenses publiques sont financées soit par les impôts, soit par des emprunts. L'un ou l'autre est soustrait des ressources que les citoyens (y compris les fonctionnaires) peuvent dépenser. Les citoyens ne peuvent dépenser l'argent que le gouvernement dépense également, que si l'emprunt provient de sources extérieures, mais cela a ses propres conséquences.

La hausse actuelle des dépenses n'est pas un point de données favorable à la croissance future du PIB du secteur privé. Elle ne va pas non plus se retourner de sitôt, étant donné que Trump et les Dems sont tous engagés dans

des augmentations massives des dépenses, se battant principalement pour savoir qui contrôle les cordons de la bourse et où ils vont dépenser l'argent.

En d'autres termes, il semble que nous arrivions à un point où les dépenses publiques dépassent tout bénéfice de la relance keynésienne, en partie parce que nous n'avons pas réussi à dégager des excédents qui auraient permis de couvrir ces dépenses. Nous avons plutôt augmenté la dette, en augmentant les frais d'intérêt en plus des droits croissants et des dépenses de défense.

Pire encore, il n'y a pas de moyen indolore de sortir de ce piège. Je ne vois pratiquement aucune chance que les dépenses publiques diminuent, quelle que soit l'issue des élections de cette année. Que ce soit par le biais de déficits ou d'emprunts, le gouvernement va aspirer de plus en plus de PIB privé dans le Trésor, dont il sera redistribué aux groupes favorisés. Ce que nous appelons aujourd'hui "politique" est en fait une bataille pour faire partie de ces groupes.

Le déficit budgétaire dépasse déjà le trillion de dollars. Si l'on ajoute les dépenses hors budget, la dette nationale augmentera probablement de 1,3 billion de dollars ou plus cette année. Une récession augmenterait probablement le déficit de 1 000 milliards de dollars supplémentaires.

Ce n'est pas entièrement la faute de GDP, mais la conception de GDP l'encourage. Que le PIB augmente ou diminue est important, mais pas autant que les politiques qu'il sert à justifier.

Et puis il y a la Fed...

La Réserve fédérale doit maintenant injecter 60 milliards de dollars par mois pour assurer la liquidité des pensions et d'autres activités. Pourquoi ? La Fed utilise essentiellement son programme d'assouplissement quantitatif actuel (bien qu'elle ne veuille pas l'appeler assouplissement quantitatif) pour monétiser plus des deux tiers du déficit.

En outre, on parle de plus en plus de contrôler la courbe des taux d'intérêt - une autre forme d'assouplissement - pour favoriser la croissance du PIB. A-t-elle besoin d'un tel coup de pouce ? Nous ne pouvons pas vraiment le savoir car le PIB ne nous dit pas ce que nous pensons qu'il fait.

Vous pouvez consulter sur Google les "documents économiques sur le PIB, y compris les nouvelles sources de croissance" et lire une bibliothèque de documents de noms célèbres concluant que le PIB ne mesure plus efficacement la croissance aux États-Unis. Il y a tellement de choses que nous ne comptons pas dans une économie de services et numérique.

Pourtant, la Fed définit une politique monétaire comme si ces choses n'existaient pas. Elle fixe le prix le plus important au monde, les taux d'intérêt à court terme, en se basant sur une compréhension erronée de données inadéquates. Et plus nous continuerons à fonctionner de cette manière, plus il sera difficile de nous sortir des problèmes que nous créons.

Cela ressemble à une idée pour une autre lettre, et un bon endroit pour clore celle-ci.

Éditorial: Ma recette pour survivre face à la Crise, la vraie.

Bruno Bertez 11 février 2020

Ceci est une sorte de petit cours, de petit enseignement pour la survie.

Le sens général de cet enseignement est transposable à beaucoup de situations et beaucoup de domaines: pour survivre il faudra que vous adaptiez. **Que vous vous adaptiez au vrai monde**, pas au monde faux, carton-pâte, décor de théâtre qu'ils ont dressé pour vous.

Retour au réel. Nous sommes dans une colossale défaillance de la parole, du discours, de l'intelligence des Maîtres.

Ceci n'est pas un article boursier.

Il aurait été très difficile il y a un an de prévoir que chaque catégorie d'actifs pouvait performer en même temps. Ce fut le cas en 2019 ou les actions, les obligations, les fonds d'état, les matières premières, l'or, tout a monté en même temps.

Celui qui voit les marchés au travers le paradigme risk-on /risk-off a bien du mal à expliquer ce qui se passe sur les marchés depuis quelque temps.

Je lis de plus en plus souvent des commentateurs qui soutiennent qu'il est impossible que tout marche en même temps. Ils disent qu'il y a forcément un marché qui se trompe, soit celui du risk-on, soit celui du risk-off.

Dans la pensée classique, historique c'est vrai: soit on performe sur les obligations soit on performe sur les actions et c'est pour cela que la répartition équilibrée/diversifiée des patrimoines est 60% actions, 30% obligations, 10% liquidités. On ne perd pas sur tout en même temps!

Les contorsions doivent être de plus en plus compliquées pour trouver des explications crédibles.

En ce moment encore, la forte baisse des rendements des valeurs du Trésor US, véhicule typiquement risk-off, cadre mal avec la performance des actions et les spreads obligataires qui eux sont rigoureusement risk-on. On est à la fois frileux, prudent et **en même temps** audacieux, intrépide et joueur. Pour parler comme les stratégies on joue à la fois la déflation et la reflation. L'accélération et le ralentissement.

Ces contradictions apparentes ne nous gênent pas car nous avons un cadre et une méthode de pensée dialectique, non mécanique et non positive; c'est à dire que nous pensons les courants contradictoires, le mouvement. Le mouvement c'est la réalité qui dit qu'une chose est à la fois ce qu'elle est et son contraire. Ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Comme le dit Heraclite nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve.

Nous sommes capables de comprendre et d'expliquer que la communauté spéculative est diverse, qu'elle constate que les risques sont en train de s'accumuler dangereusement et qu'elle le joue en renforçant ses achats de véhicules de sécurité et de liquidité que sont les Treasuries US et **en même temps** qu'elle se positionne sur les actions, les véhicules de jeu pour anticiper les nouvelles largesses monétaires, les liquidités qui se préparent à tomber du ciel, qui se préparent à être déversées. Tout cela est cohérent. On n'a pas à choisir puisque la mer de liquidités va faire s'élever tous les bateaux.

Tout comme il est normal face à la perspective d'un ralentissement des échanges mondiaux – regardez le Baltic index- de penser que l'argent va circuler moins vite, que les débiteurs en dollars vont avoir du mal faire leurs échéances et qu'ils vont rechercher « le dollar » extérieur. Tout comme il est normal que le risque purement financier qui découle de la raréfaction du « dollar » provoque des achats sur l'or qui est l'assurance contre les craquements monétaires.

En fait ce qu'il faut comprendre et que j'essaie de vous transmettre c'est l'idée qu'à partir du moment où il y a pléthore colossale de liquidités- la Fed a injecté 400 milliards en quelques semaines et la PBOC 300 milliards en quelques jours- **il y a de l'argent digital pour tout et son contraire.**

J'essaie aussi, mais c'est plus difficile de vous faire raisonner en dehors du cadre habituel « outside the box » comme disent les américains.

Vous êtes structurés par la parole des autorités et vous avez du mal à voir le monde autrement que par le prisme intellectuel que leurs narratives vous impriment. Vous pensez comme si le marché était la réalité comme s'il l'épuisait. Vous êtes dans la bulle parce que l'on vous y a mis et vous pensez donc avec le schéma qui sont ceux de la bulle. Ce que dis pour la Bourse est vrai pour la politique, on vous mit dans une bulle avec de fausses classes droite/gauche par exemple. Dans cette bulle, Macron est **en même temps** de droite et de gauche.

Vous pensez à travers les classes d'actifs que l'on vous enseignées, vous pensez au travers les catégories et les concepts que l'on vous fourré dans le crâne, les taux, les multiples cours bénéfiques forward, la volatilité, le risque, etc.

On vous a mis dans l'univers des grands prêtres, l'univers monétaire, celui de la monnaie, des actions, des obligations, des fonds d'état, de l'or et vous pensez que ce que votre esprit manipule ce sont des catégories réelles. Des catégories qui reflètent le Réel.

Et bien non archi non, tout cela tout ce que vous manipulez dans votre tête ce sont des signes, c'est du papier; du papier dont l'origine, surtout en ce moment, c'est la *printing press* digitale, pas le réel.

C'est l'éléphant dans la pièce, il est tellement gros que personne n'y pense. C'est la Lettre Volée de Poe, elle est devant les yeux et personne ne la voit. Tout ce dont on parle c'est du vent, du papier et ce ne sont pas des classes d'actifs mais une seule et même classe d'actif: le papier. Tout comme les partis politiques sont un seul parti, celui de la reproduction du système et de l'imaginaire social qui permet de vous exploiter.

Tout comme lorsque vous pensez au prix, que vous confondez avec la valeur de cet actif, vous dites qu'il vaut 100 ou 200 vous oubliez que vous exprimez le prix de cet actif en un autre actif papier ou digital, le dollar. Vous êtes dedans! All in!

Je soutiens que la pensée qui sera un jour utile, celle qui fera la différence ce sera celle-là, celle qui jouera la faille, la non-adéquation entre le monde des autorités, le monde des signes, et le vrai monde, le monde réel. Celui qui gagnera sera celui qui se situera en dehors de la névrose ambiante, qui pensera autrement. Celui-là sera vraiment adapté à ce qui va se passer.

Ce sera celui qui fonctionnera en ayant compris que tous les actifs dont on parle ont le même sous-jacent; la monnaie.

L'univers des actifs que vous connaissez c'est la monnaie, de la même façon que le sous-jacent de la valeur des hypothèques en 2007 était la valeur des maisons ou plutôt la croyance en la hausse perpétuelle de leur prix, ici le sous-jacent de tous les marchés c'est la monnaie, la liquidité et la croyance que plus jamais elles ne manqueront parce que la Fed l'a promis.

Vous comprenez que la soi-disant diversification pour réduire les risques est un mythe, vous comprenez qu'il n'y a à l'intérieur des marchés face au risque suprême, aucun refuge, no place to hide.

Si vous avez compris viscéralement cela alors vous est prêts pour, un jour affronter la Crise, car celle-ci sera la rupture de l'invariant ultime qui est la croyance dans les pouvoirs des apprentis sorciers et le mythe de la liquidité infinie sous-jacente.

Il n'y a que deux et seulement deux seules grandes catégories de classes d'actifs, il y a le papier et il y a le Réel. Il y a ce qui est imaginaire et imaginé, et il y a ce qui existe sonnante et trébuchante,

Note:

J'ai souligné en gras des « **en même temps** » pour faire réfléchir et vous inciter à penser que quand on utilise le « en même temps » cela signifie souvent que l'on est dans l'imaginaire, dans l'infantile car le réel, l'adulte sont faits de choix. Et ...de deuils.

Essai: Révolution et conservatisme

Bruno Bertez 11 février 2020

Je vous livre ce texte. Il constitue une réponse au lecteur Master T qui aborde des questions qui me sont chères.

Quelle position face aux progrès de la pensée, face aux grandes théories, comme la French Theory ?

Pour quoi en définitive je parle ou j'écris en faveur du conservatisme ?

La déconstruction du monde, la déconstruction des mythes fondateurs comme **le Phallus, l'Or, le Père, la Parole**, ou même **l'Œdipe**, tout cela n'est pas critiquable au plan intellectuel, j'apprécie la pensée des déconstructeurs qu'ils soient Derrida, Goux, Godeliez ou même Deleuze et beaucoup d'autres et pour rien au monde je ne dirai qu'ils doivent être censurés.

Mais une chose est de penser et une autre chose est d'engrosser les autres, les jeunes de sa pensée.

D'une découverte à un moment donné dans l'histoire de la pensée ne découle aucun droit à changer le mouvement de la société. La société a son rythme, sa diversité de progrès, elle a son degré de tolérance face aux innovations. C'est de la confrontation à la base, des interactions au sein de ce que l'on appelait avant la Société civile que doit naître le changement.

Marx a fait des découvertes fantastiques, il nous a fait sortir du subjectivisme et du spiritualisme, il nous fait entrer dans l'histoire, matérielle et matérialiste.

Ses découvertes ne sont pas encore dépassées maintenant, mais un pas a été franchi, pas qui a mené à la catastrophe: on a voulu utiliser les découvertes de Marx pour faire une Révolution sociale.

Elle a dégénéré dans un bain de sang, la misère et l'aliénation contre laquelle elle prétendait lutter.

Les marxistes intellectuels impuissants, véritables pédophiles au sens figuré, ont voulu baiser, engrosser les peuples et nier leur impuissance personnelle en avançant ces idées de faire la Révolution.

On peut découvrir la bombe atomique sans la faire exploser; c'est ce que les idiots de déconstructeurs, sauf Goux, n'ont pas compris, on peut déconstruire nos sociétés et nos arrangements sociaux par la pensée, pour les comprendre, mais ce n'est pas une raison pour faire exploser nos sociétés.

Ces imbéciles irresponsables transfuges du marxisme auquel ils n'ont rien compris, du marxisme et de la révolution ratée, ces imbéciles ont fini par être récupérés comme tous les Maos d'ailleurs par la classe des capitalistes, et encore, la plus pourrie !

Et ils servent maintenant, pauvre minable comme Cohn Bendit de mercenaires au très grand capital pour maintenir son ordre social inique.

Keynes à la rescousse du Liban

Par [Michel Santi](#) février 7, 2020



En définitive, la faillite n'est qu'un phénomène comptable, et la croissance qu'une affaire de confiance. Sinon, pourquoi la Banque du Japon serait-elle à elle seule propriétaire de la moitié de son marché obligataire national et pourquoi ses avoirs en obligations et actions de son pays atteignent-ils 100% de son P.I.B. ? Sinon, pourquoi la Réserve fédérale américaine serait-elle intervenue en 2008 à coup de 800 milliards de dollars au lendemain de la faillite de Lehmann afin d'endiguer une crise du crédit sur le point de paralyser la finance et l'économie mondiales ? ...et pourquoi se serait-elle aventurée, entre 2008 et 2017, dans de multiples programmes de baisses de taux quantitatives visant uniquement à injecter des liquidités dans le système ? Pourquoi la Banque de Chine arrose-t-elle de liquidités ses opérateurs financiers à l'occasion de la réouverture de ses marchés le 3 février 2020 après une fermeture forcée de plus de dix jours du fait de l'épidémie due au coronavirus ? A l'inverse, comment ne pas oublier les résistances allemandes à l'encontre de l'ancien Président de la Banque Centrale Européenne qui fut vilipendée pour rompre avec l'orthodoxie, c'est-à-dire tout simplement pour inonder les divers intervenants de liquidités dans le seul but de rompre avec la spirale déflationniste ?

Pourquoi le Liban serait-il différent et en vertu de quelle règle économique se soustrairait-il à la règle élémentaire selon laquelle seul un afflux de liquidités peut ramener la confiance et redresser l'économie ? «We are all keynesian in a foxhole» reconnaît l'économiste et Prix Nobel américain Robert Lucas, «We are all Keynesian now» déclarait le Président Nixon, au plus fort des crises économiques et financières ayant successivement secoué leur pays. Voilà pourquoi nul ne peut aujourd'hui se payer le luxe d'ignorer les préceptes de Keynes qui plaisantait – à peine – en suggérant d'embaucher par temps de crise des travailleurs dont le job serait de creuser des trous pour y enterrer des billets de banque ! L'«helicopter money» (expression célèbre du Nobel US Milton Friedman lui aussi reconnaissant par là l'infailibilité de son ennemi juré Keynes), cette action allégorique de larguer des ballots d'argent depuis un hélicoptère dans le but de mettre de l'huile dans les rouages économiques s'applique bien évidemment au Liban. Les libanais ne parviendront à sauver leur pays de la faillite que grâce à un afflux de liquidités, car il faut que l'argent tourne, et c'est précisément le contraire qui se déroule actuellement.

Que le Parlement libanais légifère pour lancer un emprunt à 15 ans contraignant tous les déposants à y placer 25% de leurs avoirs. Que cette somme, qui sera assurément substantielle (environ 45 milliards de dollars), soit mise à profit pour financer une batterie de mesures keynésiennes telles que travaux publics et améliorations des infrastructures dont le Liban a tant besoin et qui permettra en même temps d'encourager le tourisme source de précieuses liquidités, réduction de la TVA afin de relancer la consommation, augmentation du salaire des fonctionnaires (dans un pays qui en compte un nombre record) afin de calmer la colère sociale et réduire les tentations de corruption tout en stimulant leurs dépenses, octroi aux PME de subventions extraordinaires, création d'un fonds spécial d'encouragement à la création de nouvelles entreprises, augmentation de l'effectif de la police et de l'armée afin de rassurer les populations et les visiteurs... Ces liquidités ponctionnées depuis les comptes d'épargnants, grands et petits, reviendront donc sous le contrôle de l'Etat par un jeu d'écritures comptables car (tout est comptable, même les faillites) et ne devront strictement pas être réemployées pour réduire la dette de l'Etat, mais bel et bien pour relancer l'économie.

Autant de mesures qui, couplées avec une augmentation des droits de douane à l'importation, autoriseront le redémarrage de l'économie tout en encourageant à produire et à consommer libanais afin d'éviter une fuite des capitaux. Elles devront être accompagnées d'un contrôle des Changes officiel et provisoire, d'une dévaluation de la Livre, et surtout par un usage de la monnaie libanaise au détriment du dollar qui devra être avec le temps systématique et obligatoire.

Reste la confiance. Ingrédient aussi crucial que celui de l'argent dans le rétablissement de la croissance. Les libanais ayant, non sans raison, perdu confiance en leurs dirigeants – passés, présents et probablement futurs – il va de soi que cette manne résultant de cet emprunt obligatoire devra impérativement être gérée par un comité de sages étrangers et neutres car il est hors de question qu'une partie de ces milliards soit dévoyée par la corruption, les pots de vin, les faveurs et autres bakchichs. C'est en effet à cette seule condition qu'une telle mesure – quasi-confiscatoire – sera tolérée par le peuple libanais, rassuré par la présence d'experts étrangers qui en superviseront l'usage.

Le sauvetage économique et financier du Liban est possible – et peu complexe – pour qui est doté d'imagination et de culture économiques.

L'état des marchés 2020

Source : [RIA](#) publié By [Or-Argent](#) - Fév 10, 2020

« Je suis heureux de vous annoncer ce soir que jamais notre économie ne s'est si bien portée. »

Le président Trump à l'occasion de son discours sur l'État de l'Union.

Dans son discours de mardi sur l'**État de l'Union**, le **président Trump** a profité de cette tribune pour promouvoir la bonne santé des marchés et de l'économie :

- Chômage plus bas ;
- Baisses d'impôts ;
- Création d'emplois ;
- Croissance ;
- Et, bien sûr, la Bourse à des niveaux records.

Il s'agit certainement de choses qu'il peut mettre à son crédit, cependant les **prix records des marchés actions minent l'ensemble du bilan**. Je vais vous expliquer pourquoi.

Les marchés actions devraient être le **reflet de la croissance économique réelle**. Vu que les bénéfices des entreprises dépendent principalement de la consommation, des investissements, des importations et des exportations, l'activité économique réelle devrait être reflétée dans le prix que les investisseurs sont prêts à payer pour les bénéfices qui sont générés.

Durant la majorité du XXe siècle, ce fut en effet le cas, les bénéfices étaient le reflet de l'activité économique. Le graphique ci-dessous montre les fluctuations des bénéfices enregistrés, du PIB nominal et du S&P 500.



Sans surprise, alors que la **croissance fut en moyenne de 6,47 %**, les **bénéfices** ont également grimpé de **6,68 %** en moyenne, comme on aurait pu s'y attendre. Vu que les investisseurs sont prêts à payer une prime qui anticipe la croissance des bénéfices, le S&P 500 a grimpé en moyenne de **9 % par an** durant la même période.

Il est également intéressant de noter que la croissance économique moyenne à long terme est de 6 %. Mais comme on peut le voir sur le 3e graphique, la **croissance est inférieure à la moyenne annuelle depuis 2000**. Et cette tendance est surtout visible **depuis 2007**, avec une croissance annuelle moyenne de **2 %**.

Le graphique ci-dessous met mieux en exergue la faiblesse de cette croissance. Depuis la crise financière, la croissance économique ne parvient plus à retrouver sa trajectoire haussière exponentielle. De plus, les **bénéfices des entreprises** divergent fortement de ce que la croissance économique sous-jacente peut générer. Cela s'explique par une décennie de **maquillages comptables**, de **rachats d'actions**, de mise en sourdine des salaires, de **taux bas** et d'**endettement des entreprises**.



Le graphique suivant montre cette **divergence** en comparant la **valeur du S&P 500 par rapport à la croissance économique**.



Alors que la tendance actuelle de la croissance est bien en dessous de la tendance exponentielle à long terme, le **S&P 500 affiche la plus grosse divergence avec cette croissance** de l'histoire (il est intéressant de noter que ces divergences peuvent durer longtemps, mais qu'un retour à la moyenne finit toujours par avoir lieu).

Le mirage des dépenses

Voyez le graphique ci-dessous.

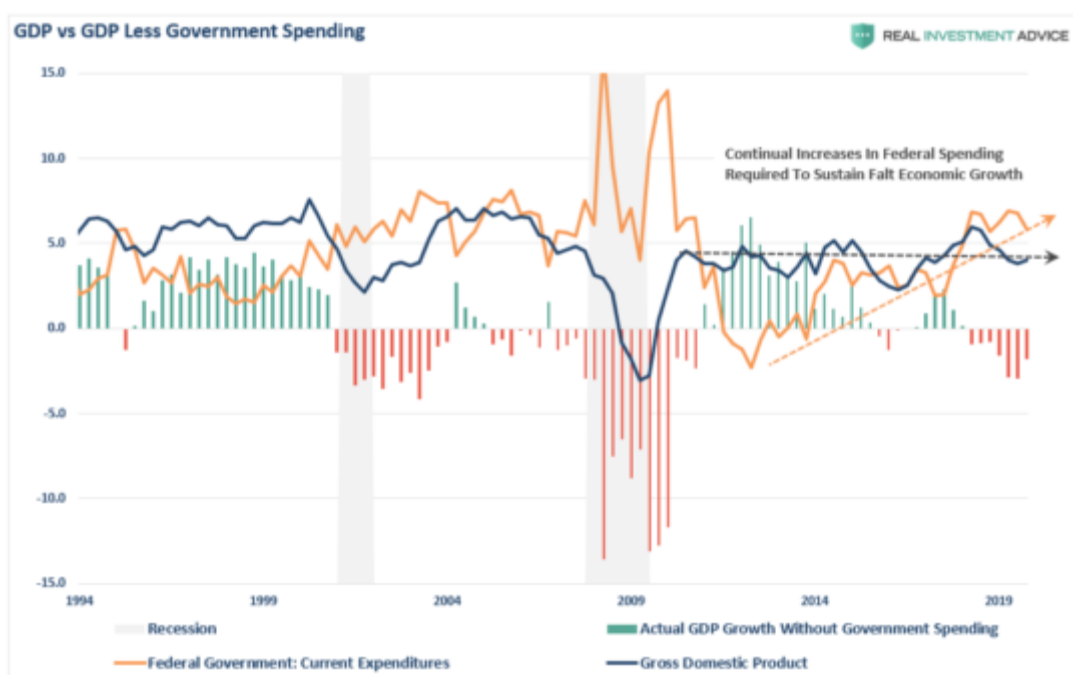


Ce que le président affirme être une économie exceptionnellement forte repose énormément sur un chômage historiquement bas, des actifs à des valorisations historiquement élevées et une consommation forte des ménages. Mais cela cache une détérioration sous-jacente dont on ne parle pas. La question à 5 francs est la suivante :

« Si la consommation est forte, que le chômage est à des niveaux historiquement bas, que les taux sont bas, qu'il y a beaucoup de créations d'emplois... **pourquoi la croissance n'est-elle que de 2 %** ?

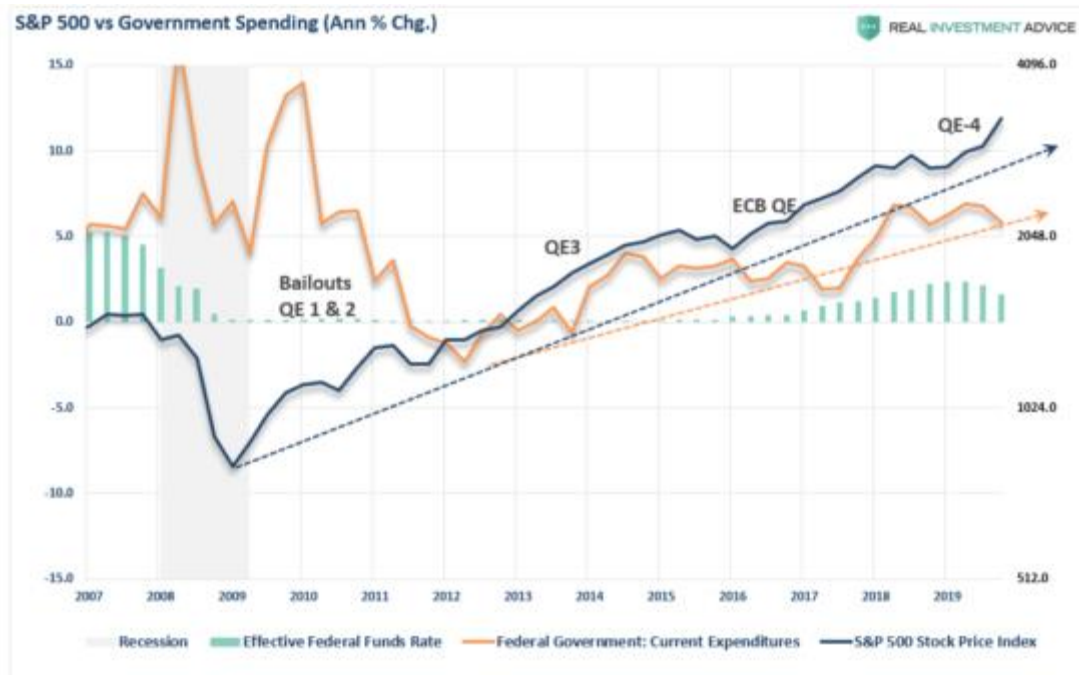
De plus, si l'économie se porte aussi bien que les statistiques officielles le suggèrent, pourquoi la FED continue-t-elle de prendre des mesures d'urgence, de baisser les taux, de fournir des informations prospectives aux marchés pour empêcher leur effondrement ? »

La vérité est que **s'il n'y avait pas ce déficit énorme d'un trillion de dollars** du gouvernement américain, nous serions en récession.



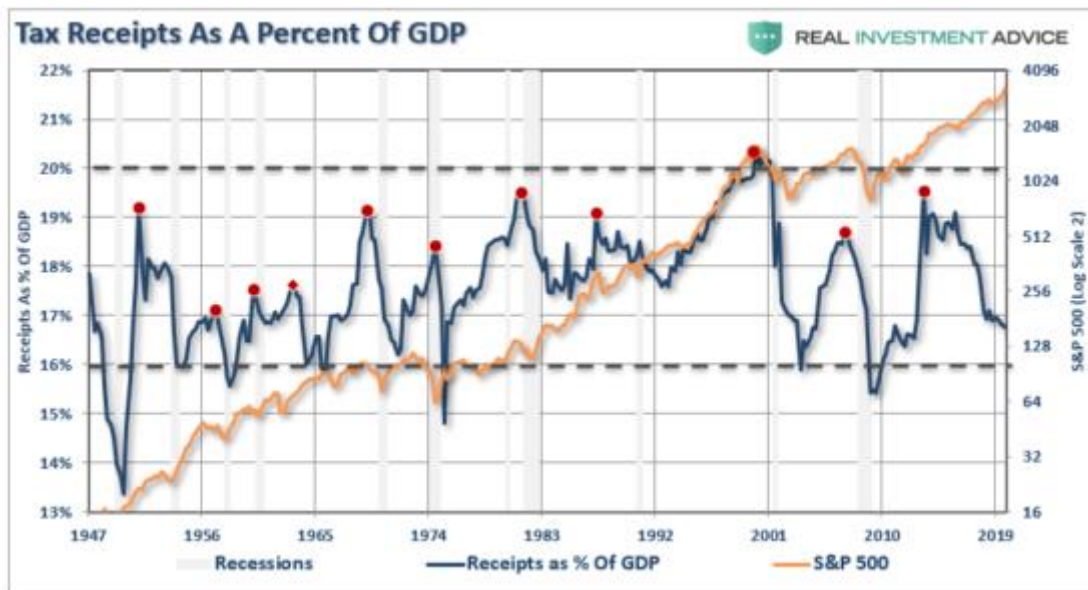
Dans la comptabilité du PIB, la **consommation** est la composante la plus importante. Bien sûr, vu qu'il est impossible « de s'autoconsommer pour être plus prospère », cette capacité à consommer davantage est fournie par la **dette**. De plus, la croissance économique est également impactée par les **dépenses publiques**, et notamment les transferts que sont Medicaid, Medicare, l'assurance invalidité, les tickets alimentaires : tout cela contribue au calcul.

Comme montré ci-dessous, entre les infusions monétaires de la Federal Reserve et le gonflement du déficit public, le S&P 500 continue de trouver du support.



Cependant, ces **transferts ne créent rien**. Ils ne sont même pas financés. En conséquence, la **dette grimpe année après année**. Mais cette dette alimente le PIB.

Les **recettes fiscales en tant que pourcentages du PIB** sont un autre angle pour apprécier ceci. S'il s'agit vraiment de l'économie la plus forte de l'histoire, on devrait assister à une incroyable croissance des salaires et de l'activité économique. Cela devrait déboucher sur des **rentrées fiscales supérieures** via l'impôt sur le travail, la TVA, les importations et les exportations. Vous voyez le problème ?

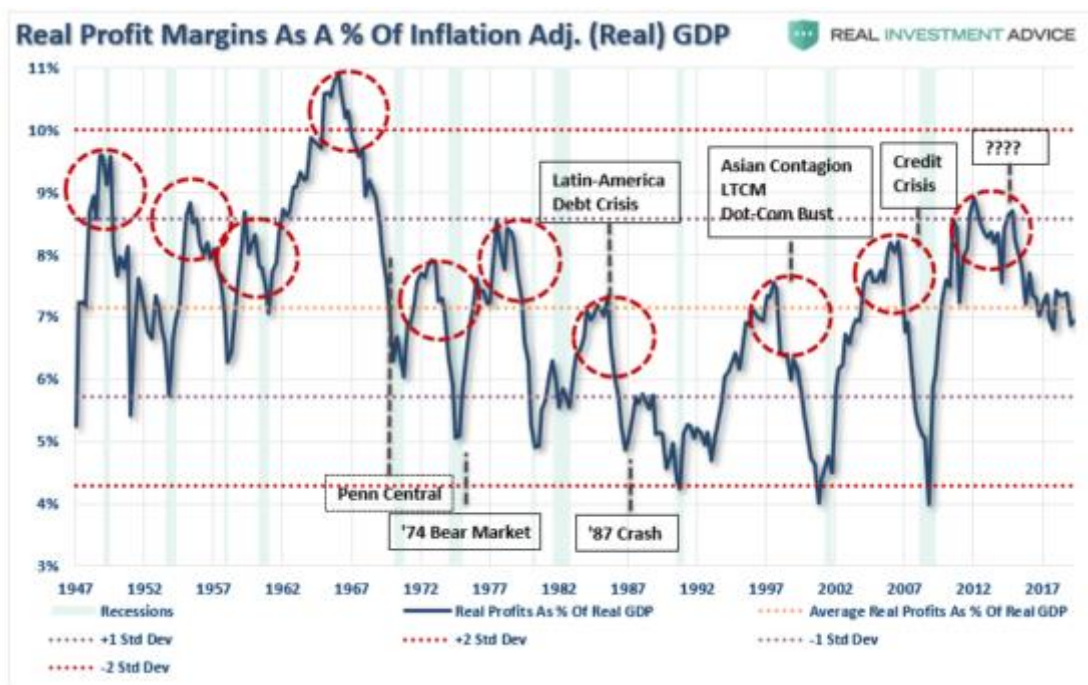


Ce n'est clairement pas le cas. Les recettes fiscales ont atteint leur pic par rapport au PIB en 2012. Nous sommes désormais à des niveaux qui sont plus en phase avec ceux des **récessions**. Pourtant, et ce en raison des interventions artificielles, la Bourse reste déconnectée des chiffres économiques.

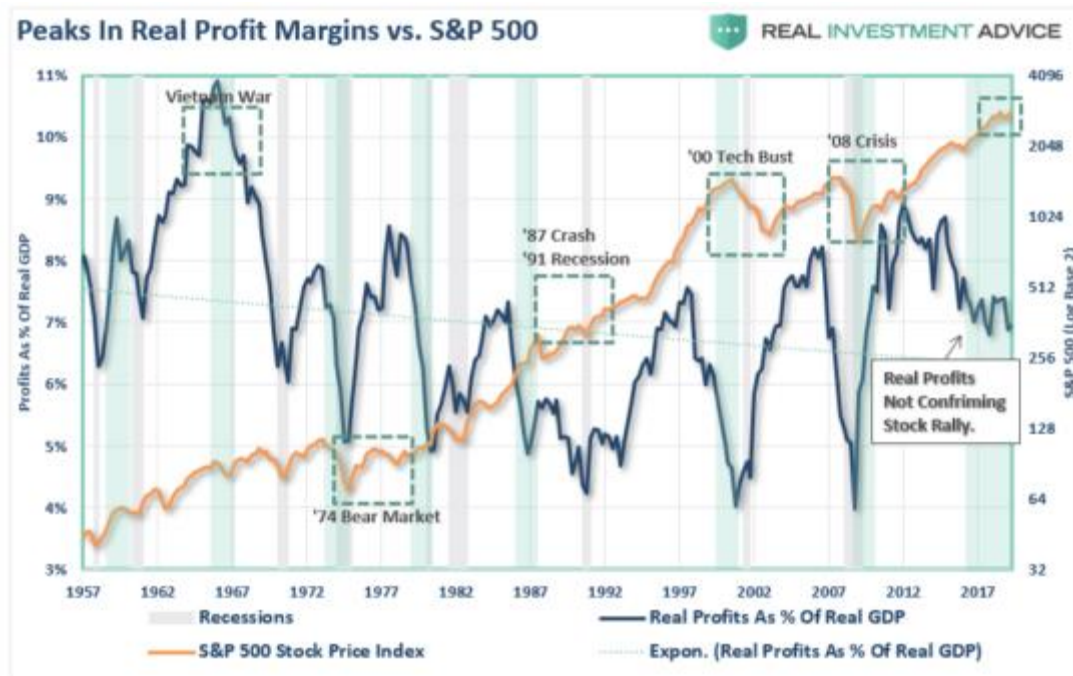
Les bénéfices des entreprises disent la vérité

En ce qui concerne l'état des marchés, les **bénéfices des entreprises** sont le meilleur indicateur de la vigueur économique. (...)

Ci-dessous, lorsque nous examinons les **marges** ajustées à l'inflation en tant que pourcentage du PIB lui aussi ajusté à l'inflation, nous voyons que nous assistons toujours un retour à la moyenne. Et, bien sûr, ces retours à la moyenne sont ensuite suivis d'une récession, d'une crise ou d'un marché baissier.



Il est encore plus crucial de noter que les marges des entreprises ont des **limites physiques**. Pour chaque dollar de chiffre d'affaires généré, il y a un coût à supporter en termes d'infrastructure, de recherche et développement, de salaires, etc. Actuellement, les plus gros contributeurs à l'augmentation des marges sont la **réduction de la main-d'œuvre**, les **salaires**, et les taux à des niveaux artificiellement bas qui ont fortement réduit le coût du crédit. Si l'un de ces paramètres devait changer, l'impact sur les marges devrait être significatif. Ci-dessous, nous pouvons voir la valeur du S&P 500 par rapport aux marges des entreprises :



(...) J'ai souvent suggéré que les taux bas, les **changements de règles comptables** et les rachats d'actions financés avec de la dette ont changé les règles du jeu. Si tout ceci est vrai, il est bon de se rappeler que chacun de ces supports est à la fois artificiel et limité. (...)

Si les médias s'empressent parfois d'attribuer la vigueur ou la faiblesse de l'économie à la personne qui occupe la Maison-Blanche, la réalité est fort différente.

Pour Trump, il y a un risque politique à vouloir trop s'attribuer les mérites pour la performance du cycle économique en cours, dont le redressement était déjà bien entamé lorsqu'il est entré en fonction. Au lieu de se vanter des statistiques économiques et de s'attribuer la performance des marchés financiers qui est alimentée en vérité par les liquidités, il devrait utiliser cette vigueur pour démarrer un processus visant à **remettre le pays dans les clous fiscaux** plutôt que de s'engager dans des dépenses publiques folles.

Si la croissance de l'économie et des marchés est en train de battre tous les records, le simple bon sens suggère que nous nous rapprochons de plus en plus de la fin. Ce n'est pas du pessimisme, mais la simple réalité.

Durant la dernière décennie, les politiciens ont manqué l'opportunité d'utiliser les 33 trillions de dollars d'injection, les taux planchers et la hausse des prix des actifs pour refinancer la sécurité sociale, équilibrer le budget et créer des réserves pour se **prémunir de la prochaine récession**. Au lieu de cela, les déficits se sont aggravés. L'économie américaine démarrera la prochaine récession avec un **déficit annuel de 2 trillions de dollars, une dette de 24 trillions et un sous-financement des retraites de 6 trillions**, qui va impacter terriblement bon nombre de retraités.

Tandis que Trump dénonçait « *la grosse bulle horrible de Yellen* » avant d'être réélu, il utilise désormais les marchés actions en tant que symbole de la réussite de sa présidence. Il va probablement le regretter.

« Alors Jésus lui dit : « Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. »
Matthieu 26:52

Un déluge de bonnes nouvelles

Brian Maher 6 février 2020

Que devons-nous faire de toutes les bonnes nouvelles ? Les bonnes nouvelles ?

Le ministère américain du travail nous apprend que les Américains étaient 1,8 % plus productifs en 2019 qu'en 2018.

Nous avons ici le plus grand gain de productivité annuel depuis 2009.

Nous apprenons en outre que le salaire horaire réel des Américains (corrigé de l'inflation, c'est-à-dire) a augmenté de 1,9 % l'année dernière - le taux le plus élevé depuis 2015.

Dans le même temps, Gallup nous informe que 59 % des Américains se sentent plus à l'aise financièrement cette année que l'année dernière.

C'est un chiffre record... si l'on excepte les 58% précédents de janvier 1999.

Et un record de 74% des adultes américains qui s'attendent à ce que l'année prochaine les trouve encore dans des eaux plus faciles.

74% éclipse le précédent record de 71% de 1998.

Les perspectives américaines sont donc prometteuses... et l'esprit de gain est à son comble.

D'autres bonnes nouvelles ?

Qu'est-ce que c'est ? Un autre rayon de soleil se fend à travers le ciel couvert...

La Chine a annoncé - de manière inattendue - qu'elle réduira les droits de douane sur 75 milliards de dollars d'exportations américaines. Certains, selon certaines informations, atteindraient même 50 %.

Et on murmure que les chercheurs s'approchent d'un antidote contre le coronavirus.

La Chine a annoncé qu'elle allait commencer un essai expérimental du médicament remdesivir. Le New England Journal of Medicine rapporte que le médicament pourrait offrir au moins un salut limité.

Rapporte MarketPulse :

Il semble que le monde soit proche d'un remède contre le coronavirus, ce qui pourrait signifier que les marchés n'auront à fixer le prix que dans un mauvais quart de données pour la Chine.

C'est pourquoi :

... les règles du jeu resteront les mêmes une fois que Wall Street aura échappé au virus [et] les actifs à risque continueront d'être soutenus par les mesures de relance de la banque centrale et la reprise de la croissance mondiale.

Nous ne devrions donc pas être surpris que le marché boursier ait lui-même eu une journée aux courses hier...

Les bulls sont de retour aux commandes

Le Dow Jones a gagné près de 500 points au coup de sifflet final. Le S&P a fait de même.

Les deux indices ont étendu leurs gains aujourd'hui.

Le Dow Jones a ajouté 89 points ; le S&P, 11. Le Nasdaq a pris 63 points de son côté.

Gushes analyste Adam Crisafulli :

Le discours haussier qui anime les actions depuis la fin de 2019 a repris le dessus après une brève pause dans les derniers jours de janvier.

Tout juste.

Mais dessinons un épais nuage gris dans le ciel... et comblons le fossé qui se creuse dans le ciel couvert.

Nous commençons par la productivité des États-Unis...

En savoir plus

La productivité a peut-être augmenté de 1,8 % l'année dernière. Pourtant, une hirondelle ne fait pas un été... comme le dit l'expression.

La productivité est encore bien inférieure à la moyenne de 2,1 % qui prévaut depuis la Seconde Guerre mondiale.

Et les gains de productivité annuels de l'expansion actuelle ?

Ils sont en moyenne de 1,3 % en tout - un maigre, maigre bouillie.

Nous exigeons de voir beaucoup plus. Mais il se peut que nous n'en voyions pas plus...

Les investissements des entreprises restent déprimés. Et en l'absence d'une pression à la hausse soutenue, nous n'avons guère de raisons d'espérer des gains de productivité supplémentaires.

Expliquez aux messieurs et mesdames d'Oxford Economics :

L'année dernière, la croissance de la productivité a atteint son rythme le plus rapide depuis 2010, mais nous ne pensons pas que cette performance se maintiendra compte tenu des perspectives de croissance intérieure et mondiale plus faibles.

Mais qu'en est-il de la nouvelle réceptivité de la Chine aux produits américains ? Cela ne devrait-il pas remplir les voiles de la croissance... et élever les perspectives mondiales ?

Essayez de deviner, dit Sven Henrich, de Northman Trader...

Le coronavirus pourrait réduire de 2% le PIB mondial

Regardez le coronavirus. Selon Henrich, cette décision n'est que l'expression du désespoir des Chinois :

Combien de temps avant que les gens ne réalisent que la capitulation proactive de la Chine en matière de droits de douane est un signe de la gravité de l'impact économique de cette situation [coronavirus] ?

Il pourrait y avoir une justice saine ici.

Goldman Sachs estime que les effets cumulés du coronavirus pourraient coûter 2 % du PIB mondial ce trimestre.

Zero Hedge, en résumé de Goldman :

Selon l'économiste en chef de Goldman, Jan Hatzius, le coup supposé porté à la croissance chinoise soustraira directement environ 1% de la croissance du PIB mondial au premier trimestre. En outre, les effets d'entraînement sur le reste du monde réduiront la croissance mondiale d'un peu moins de 1 %, pour un impact total de près de 2 % au premier trimestre. Les retombées consistent en une réduction des exportations vers la Chine (environ 0,3 %) et en une diminution des dépenses des touristes chinois à l'étranger (environ 0,6 %).

Mais comme nous sommes l'âme même de l'équité, nous devons signaler que les crackerjacks de Goldman s'attendent à une reprise complète.

Ils prévoient que la croissance mondiale atteindra 3,25 % d'ici la fin de l'année, soit un taux supérieur à celui de l'année dernière (3,1 %).

Mais que se passera-t-il s'ils se trompent ? Et si ce coronavirus n'était pas aussi facile à mettre en cage, à conquérir ou à tuer ?

"Nous sommes la boîte de l'ombre"

Le directeur de l'Organisation mondiale de la santé - un certain Dr Tedros Adhanom Ghebreyesus - met en garde contre un zèle excessif.

Mettez de côté toutes les rumeurs, semble-t-il dire. Il n'existe pas encore de vaccins ou de traitements efficaces.

"Pour parler franchement", dit-il, "nous faisons de la boîte de l'ombre". Plus :

"Nous ne comprenons pas bien sa transmissibilité ou sa gravité... Nous devons faire sortir ce virus de la lumière pour pouvoir l'attaquer correctement."

En attendant, les preuves s'accumulent que la Chine sous-estime largement la portée virale de la corona...

Nos agents - par exemple - signalent que les hôpitaux de Wuhan sont pleins à craquer, débordant de victimes.

Neil Ferguson, modélisateur de maladies à l'Imperial College de Londres, soutient leur affirmation :

Il est probable qu'il y ait beaucoup plus de cas à Wuhan que ce qui a été officiellement confirmé. Il est clair que les hôpitaux sont débordés.

Nous comprenons également que les brûleurs de corps sont occupés - nos hommes signalent des colonnes de fumée qui s'échappent constamment des crématoires locaux.

Mais nous devons admettre que nos informations sont de seconde main. Nous ne sommes pas en mesure de le confirmer.

Nous pouvons cependant confirmer la confiance galopante des Américains évoquée plus haut...

Exubérance irrationnelle

Revenons brièvement sur les détails :

Gallup nous informe que 59 % des Américains se sentent plus à l'aise financièrement cette année que l'année dernière.

C'est un chiffre record... si l'on excepte les 58% précédents de janvier 1999.

Et un record de 74% des adultes américains qui s'attendent à ce que l'année prochaine les trouve encore dans des eaux plus faciles.

Soixante-quatorze pour cent éclipsent le précédent record de 71 % de 1998.

Avez-vous remarqué les dates où les Américains ont été les derniers à être aussi exubérants ?

C'est exact - 1998 et 1999. Vous souvenez-vous des événements ultérieurs de 2000-2002 ?

Cela aussi est exact. Et le Nasdaq a absorbé 80 % de ces événements au fur et à mesure qu'ils se déroulaient.

Nous pensons que les marchés vont connaître des difficultés similaires dans un avenir proche. L'année prochaine ? Peut-être en 2022 ?

Nous n'avons pas de réponse, bien sûr.

La nature abhorre les extrêmes

Mais les valorisations boursières atteignent actuellement des sommets vraiment obscènes, des sommets jamais égalés auparavant par certaines mesures.

Autrement dit, les actions sont plus chères que jamais selon certaines mesures.

On dit que la nature abhorre le vide. Mais la nature abhorre aussi les extrêmes.

Nous soupçonnons la nature d'aplanir les extrêmes d'aujourd'hui... et avec beaucoup d'enthousiasme.

Malheureusement, elle va aplatir les 59% d'Américains qui se sentent à fleur de peau, les 74% d'Américains qui s'attendent à des eaux tranquilles à l'avenir.

Encore une fois, nous ne pouvons pas dire quand.

Mais souvenez-vous - la nature abhorre les extrêmes. Souvenez-vous aussi :

La nature est la dernière au bâton... [nature bats last]



Suppression d'emplois : Daimler ravive les craintes sur le secteur automobile

rédigé par [Philippe Béchade](#) 10 février 2020



Mauvaise journée pour les valeurs automobiles en Europe: [Volkswagen](#) lâche -1,2%, BMW -1,5% à Francfort... et la situation est plus préoccupante encore en France avec [Peugeot](#) (-2,2%) qui retombe sous les 19 € ou [Renault](#) (-2,4%) qui re-teste ses planchers annuels vers 34,3 €.

Les investisseurs ont été douchés dès ce matin en apprenant par le quotidien allemand Handelsblatt que [Daimler](#) pourrait supprimer jusqu'à 15 000 emplois alors que le dernier plan de restructuration présenté par le groupe ne portait que sur la réduction de 10 000 postes à l'échelle mondiale.

Transition écologique : le défi des constructeurs

Le nouveau plan d'économies devrait dépasser de manière significative les 1,4Mds€ et le groupe souhaite réduire ses investissements dans les projets déficitaires.

Car le véritable enjeu, c'est la grande transition vers les véhicules électriques (à l'horizon 2025) ou à faible émission de carbone : les difficultés du secteur automobile allemand ne font que commencer et les

constructeurs français sont confrontés aux mêmes défis technologiques, alors que leurs réserves de “cash” sont malheureusement jugées très basses après une année 2019 “compliquée”, notamment pour Renault.

Il faudra 4 mandats à Donald Trump pour ramener le déficit budgétaire fédéral à zéro

rédigé par [Philippe Béchade](#) 10 février 2020

Coup de tonnerre : **Donald Trump va faire connaître officiellement ce soir (publication du projet de budget) qu’il repousse à 2035 son objectif de ramener à zéro le déficit budgétaire fédéral – il lui faudra donc 4 mandats au lieu de 2 et demi pour ce faire -.**

Il ambitionnait jusqu’à présent de le ramener à zéro en 2030, mais vu qu’il le creuse d’au moins 1 000Mds\$ par an avec ses cadeaux fiscaux aux riches et ses dépenses militaires, il lui faut réviser (un peu) ses ambitions... mais c’est de la **faute à la croissance qui plafonne à 2,3% alors qu’il en faudrait le double pour réduire le déficit de 100% en 15 ans, et à condition d’arrêter de dépenser sans compter.**

Et même avec 4,5% à 5% de hausse du PIB sur 15 ans, la dette ne cesserait de se creuser au rythme actuel de 7% de déficit fédéral/an.

Mais Trump l’a réaffirmé mardi dernier : “l’économie américaine affiche une santé rugissante”... la preuve, Wall Street est au zénith.

Croyez-vous à la magie ?

rédigé par [Bruno Bertez](#) 11 février 2020

Les impôts ne suffisent plus : les autorités ont désormais recours à la Bourse pour maintenir l’ordre social. A quel prix pour l’économie réelle ?



Pour que les élites et ceux qui les paient s’en sortent, il faut un gigantesque transfert de capitaux de votre poche vers la leur. Pour maintenir l’ordre social qui leur est favorable, les impôts ne suffisent plus.

La Bourse est le moyen d'y parvenir. Ce moyen complète à grande échelle les autres qui sont déjà utilisés : la stagnation des salaires, l'intensification du travail, la régression sociale, la baisse des services publics, la vente des bijoux de famille de la propriété collective, etc.

Suivez la démonstration pas à pas. C'est simple mais il faut faire l'effort de suivre.

Anormal contre normal

Je vois de plus en plus souvent, en ce moment, affirmer que la politique monétaire justifie les valorisations élevées des Bourses. Ceci est répété stupidement par des gouverneurs de la Fed et les médias.

La politique monétaire explique les valorisations élevées des Bourses, mais elle ne les justifie pas.

C'est très différent.

Sauf si on croit à la magie !

Le monde de la Bourse est un monde de signes : les cours de Bourse sont des signes, des tableaux de signes plaqués sur une réalité qui est l'économie réelle. Une cote de Bourse, c'est un tableau de signes, rien d'autre.

Lorsque vous êtes en régime normal, il y a adéquation entre d'un côté le monde des signes, et de l'autre l'économie réelle que ces signes sont censés symboliser. Les signes sont un reflet à peu près fidèle du monde. Si ce n'est pas vrai à chaque instant, c'est vrai sur la durée – ce que j'appelle le long terme, 10 à 12 ans.

En revanche, si vous êtes en situation anormale comme nous le sommes actuellement et que vous créez des signes à partir de rien, c'est-à-dire si vous gonflez les cours de Bourse en y pompant de la monnaie tombée du ciel numérique, vous ne faites que manipuler des signes. En croyant influencer le réel, vous pratiquez la pensée magique, vous faites des incantations.

En quoi le fait de rajouter des zéros dans les livres de comptes modifierait-il la situation de l'économie réelle ?

Comment on fabrique une bulle

Il y a cependant un cas où cela provoquerait des modifications : vous créez des zéros dans les livres de comptes... les portefeuilles boursiers de ceux qui les détiennent se valorisent... ils font des plus-values... ils prennent leurs bénéfices ou s'endettent sur ces portefeuilles... et injectent l'argent ainsi obtenu dans l'économie. C'est le cas de sortie de l'univers boursier.

C'est la transmission, la transformation.

Les plus-values des portefeuilles se transforment en revenus qui irriguent l'économie réelle. Ils circulent dans l'économie, font monter la demande, les prix et les salaires. L'argent descend jusque dans les poches des agents économiques qui le font circuler.

Si vous réussissez cela, vous avez enrichi au passage ceux qui détiennent des portefeuilles boursiers ; vous avez accru les inégalités tombées du ciel mais au moins, vous avez obtenu un résultat.

Si au contraire l'argent pompé ne fait que gonfler les portefeuilles boursiers, s'il ne fait que rester dans l'univers boursier et gonfler les cours sans arrêt, vous avez échoué et augmenté les inégalités sans résultat aucun pour l'intérêt général.

Vous avez gonflé les cours de Bourse avec de la monnaie tombée du ciel, enrichi ceux qui sont déjà riches sans que ceci provoque un regain de croissance, un regain d'investissement productif, un regain de demande de consommation et un regain de production de richesse réelle.

Vous avez simplement fait une bulle, une hernie qui est venue se stocker dans le marché financier et donner un sentiment d'enrichissement aux détenteurs de portefeuilles... et vous avez aigri les populations.

En quoi tout cela justifierait-il une augmentation de la valeur fondamentale des titres boursiers si le réel n'est pas lui-même modifié ?

La déconnexion entre le monde des signes boursiers et le monde économique réel fait qu'il n'y a pas de raison de considérer que les titres valent plus cher. Un titre, c'est la somme des flux que vous allez recevoir pendant toute la durée de vie de ce titre, et cette valeur ne dépend que de l'exploitation de la société qui a émis le titre. Elle ne dépend pas des tripatouillages des livres de comptes.

A suivre...

Les Américains vont mieux... mais qu'en est-il de l'Amérique ?

rédigé par [Bill Bonner](#) 11 février 2020

Donald Trump a promis à ses électeurs de « rendre sa grandeur à l'Amérique ». Il a su flatter leurs sentiments ; la réalité, elle, est moins accommodante.



Les Etats-Unis, à leur grande frustration, sont en train de perdre de la vitesse – et cela dans tous les domaines. Les Chinois, par exemple, investissent désormais plus d'argent dans la recherche et le développement que les Américains. Ils vont inventer des choses auxquelles nous n'aurions jamais pensé... et prendront la tête dans de nombreux secteurs des nouvelles technologies.

Leurs inventions finiront par améliorer la vie du reste du monde – y compris aux Etats-Unis, tout comme les automobiles, fours à micro-ondes et téléphones portables américains ont amélioré la leur. Mais qui voudrait voir les Chinois dépasser les Etats-Unis ?

Et l'armée, alors ? Les soldats américains pourraient mettre une raclée à n'importe quel pays de la planète... mais cela ne semble pas faire la moindre différence. Les guerres se poursuivent... les troupes ne sont jamais rapatriées. Il n'y a pas de défilé victorieux, pas de butin.

Quant à l'économie US, elle était censée être la meilleure au monde.

Mais alors que les actions grimpent à Wall Street, les bons emplois disparaissent dans l'Amérique profonde. Les hommes doivent prendre des emplois à bas salaire dans le secteur des services. Souvent, ils n'arrivent pas à gagner autant que leur femme – s'ils ont la chance d'en avoir une.

Dupés ?

Ces déceptions et frustrations se sont intensifiées tout au long du XXIème siècle, laissant aux Américains l'impression que quelqu'un les dupe.

Un vaste segment de la population n'aimait pas le chemin que prenaient les Etats-Unis... mais ne comprenait pas mieux que Donald Trump pourquoi ils prenaient ce chemin.

Le génie du président, c'est de savoir canaliser ces plaintes, ces soupçons et ces rêves vers la meilleure place dans l'industrie du *show business* – président des Etats-Unis.

C'est ainsi qu'il était à la télévision mardi dernier... un vieil homme blanc, riche et dodu... grâce à qui les Américains se sentent mieux. Leur champion sait se faire entendre et prendre les choses en main.

Leurs sentiments sont justifiés, dit-il. Le pays courait le danger d'être envahi par les immigrants, les terroristes et les idioties progressistes – mais Trump les a tous fait fuir. A présent, les Américains sont des gagnants qui avancent vers les lumières éblouissantes d'un avenir à 100 watts.

Le cauchemar est terminé, affirme-t-il. Les frontières sont sûres. L'économie est plus forte que jamais. Pas besoin de ralentir ou de changer de direction.

Demi-tour... ou pas

En ce sens, en tout cas, il a raison. Nombre de ceux qui observent M. Trump détestaient la direction prise par les Etats-Unis il y a quatre ans ; ces gens vont beaucoup mieux aujourd'hui. Parmi eux, M. Trump a réussi à faire voler en éclats la « mentalité du déclin ».

Mais qu'en est-il du déclin lui-même ? Qu'en est-il de la dette ? Qu'en est-il du marigot ? Et qu'en est-il de la guerre éternelle ? Aux dernières nouvelles, elle dure encore.

Un empire se maintient pendant 250 ans en moyenne, selon le commentateur politique Cal Thomas. Et même lorsque la fin se précise, il refuse de dégraisser.

Les Romains auraient pu se sauver eux-mêmes s'ils s'étaient retirés dans la péninsule italienne en se contentant de défendre leurs cols de montagne...

Napoléon n'aurait peut-être jamais été envoyé sur l'Ile d'Elbe s'il avait fait demi-tour devant la Berezina et était rentré à la maison...

Et Hitler aurait peut-être gardé le pouvoir pendant des décennies s'il n'avait refusé de laisser la Sixième armée battre en retraite à Stalingrad.

Les empires ne reculent pas. Ils ne réduisent pas leurs dépenses. Ils tiennent leurs positions et s'accrochent à leurs illusions d'exceptionnalisme. Ils jouent leur va-tout, en d'autres termes... et finissent avec rien.

M. Thomas calcule que l'empire américain – s'il suit la même trajectoire que les autres – prendra fin en 2026. Mais peut-être que M. Trump a vraiment retourné la situation. Peut-être que M. Trump est en fait réellement un génie très stable.

Peut-être que rejeter tout dégraissage – même si c'est une erreur classique commise par tous les autres empires ces 3 000 dernières années – se révélera payant cette fois-ci.